

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+.
Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

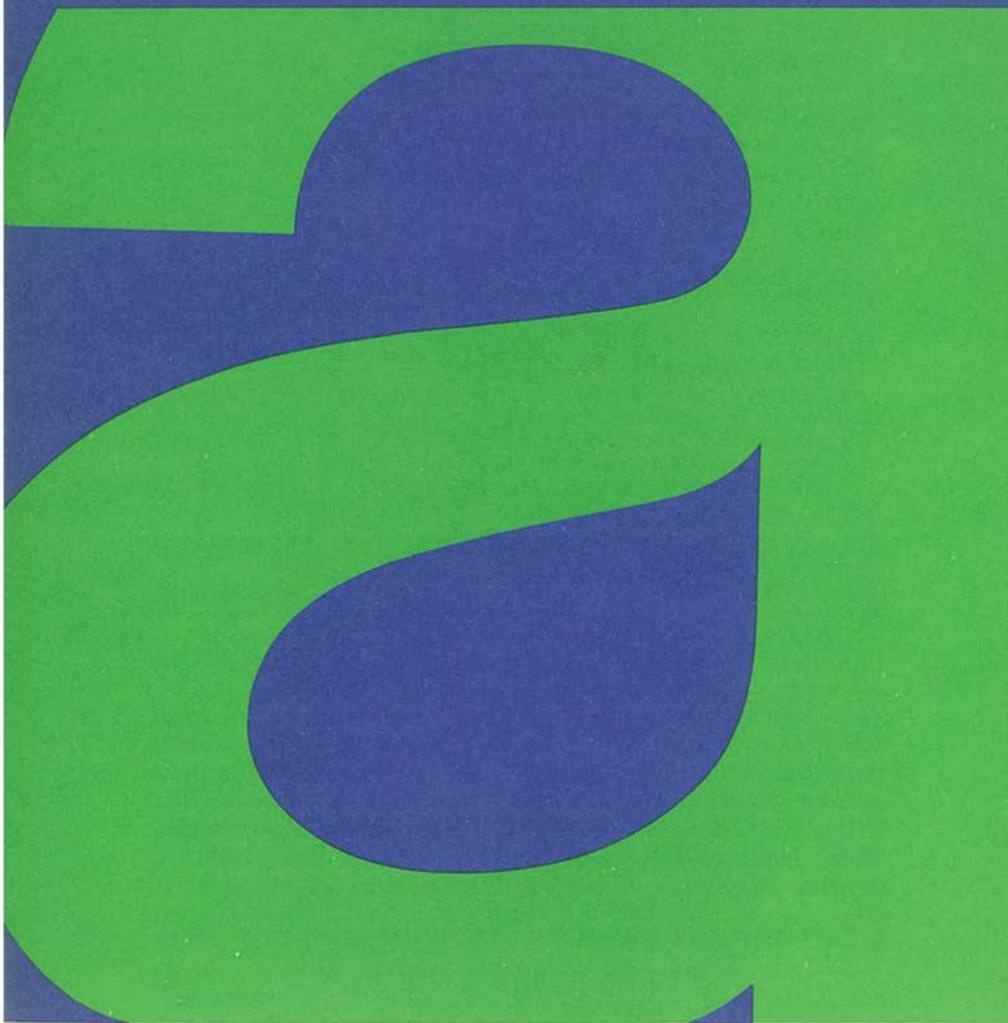
Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



arcadie

MOUVEMENT HOMOPHILE DE FRANCE



septembre 1978
25^e année

297

REVUE PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie	75 F	38 F
Etranger	95 F	48 F

Abonnement de soutien : 1 an : 90 F — Etranger : 110 F

Abonnement d'Honneur à partir de 150 F

Le numéro : 7,50 F

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes
« ARCADIE »

61, rue du Château-d'Eau, 75010 Paris

Tél. : 770-18-06

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10-664-02 N
au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.
Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté
peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute
responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.
Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.
3 F pour tout changement d'adresse.

ARCADIE A PARIS ET EN PROVINCE

A Paris un club ouvert plusieurs jours par semaine organise des manifestations diverses (cinéma, théâtre, débats, causeries, etc). En Province des délégations d'Arcadie existent et organisent également des réunions, ainsi déjà à Lille, Metz, Strasbourg, Dijon, Lyon, Grenoble, Marseille, Nice, Toulouse, Bordeaux, Rennes, Troyes, Saint-Etienne, Angers, Perpignan, Besançon, Montpellier, Béziers, etc.

Pour tous renseignements s'adresser à Arcadie à Paris.

Copyright « Arcadie 1978 »
Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Durand - 28600 LUISANT
Dépôt légal 1978. N° 438 — Imprimé en France
Commission paritaire N° 56848

ARCADIE

MOUVEMENT HOMOPHILE DE FRANCE
REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE
VINGT-CINQUIÈME ANNÉE SEPTEMBRE 1978

SOMMAIRE

Le regard des autres	432
L'exposition de Besançon	433
A propos du mot « Arcadie », par BORIS DELAVIGNE	438
Contribution à l'histoire littéraire : six lettres inédites, par ANDRÉ-MICHEL CALAS	441
Consultation, par ALAIN ROMÉE	445
Lettre ouverte à Jean-Noël, par ALEXANDRE d'ARÇAIS	448
« Le mythe de la séduction », par PIERRE FONTANIE	451
Florilège (III), par M ^e GURY	460
Nouvelles de France, par JEAN-PIERRE MAURICE ...	465
LIVRES :	
<i>Quand mourut Jonathan</i> , de Tony DUVERT	476
<i>Le voyage à Malte</i> , de Stéphane MOREAU	477
CINÉMA :	
<i>Militia Battlefield</i> , de Jana BOKOVA	478
<i>Outrageous</i> , de Richard BENNER	479
<i>Equus</i> , de Sidney LUMET	479
<i>L'eau chaude, l'eau froide</i> , d'André FORCIER	480
<i>Le rôti de Satan</i> , de Rainer Werner FASSBINDER	481
THÉÂTRE :	
« <i>La nuit des tribades</i> », de STRINBERG	482

LE REGARD DES AUTRES

Tel sera le titre et le thème du Congrès international des 24-25-26-27 mai 1979 à Paris au Palais des Congrès.

Un sondage d'opinion publique précédera ce colloque, *Arcadie* en rendra compte immédiatement avant, dans son numéro d'avril 1979.

Une vingtaine de questions seront posées à mille personnes selon l'échantillonnage habituel des instituts de sondage, et les réponses seront ventilées selon le sexe, les tranches d'âge, les catégories socio-professionnelles, l'habitat, les préférences politiques et la pratique religieuse.

Les collaborateurs d'*Arcadie* commenteront ces réponses. Ce sera donc bien *le regard des autres*.

Durant le Congrès les tables rondes — nombreuses et variées — étudieront à leur tour ces réponses — étudieront les influences diverses qu'ont par exemple : théâtre, cinéma, littérature, radio, télévision, modes, etc., sur le jugement des autres quant à l'homosexualité.

Deux tables rondes spéciales, l'une sur les sciences humaines et l'homophilie et l'autre sur les arts et l'homophilie seront animées par diverses personnalités françaises et étrangères spécialistes de ces disciplines (sociologues, historiens, philosophes, moralistes, psychologues, etc., dramaturges, cinéastes, romanciers, artistes, peintres, hommes de radio et de télévision, etc.).

Des conférences sont également prévues et seront données par de très hautes personnalités.

Les vingt-cinq ans d'*Arcadie* doivent permettre de faire le point exact : comment les autres nous voient-ils ? et comment sommes-nous présentés par les sciences et les arts ?

Tous les Arcadiens, toutes les Arcadiennes doivent dès à présent réserver ce week-end de l'Ascension 1979 pour participer massivement à ces assises internationales où les mouvements étrangers avec lesquels *Arcadie* entretient des relations amicales seront représentés, et où leur représentant respectif prendra la parole.

ARCADIE.

L'EXPOSITION DE BESANÇON

« Cette expo ne m'a apporté ni triomphe ni mépris. Il y a simplement plus de quarante ans que je l'attendais » (1).

C'était la première réunion Arcadienne de Besançon, en octobre 1976, quinze ou vingt personnes tassées dans une petite pièce, au quatrième étage d'un vieil immeuble du centre ville. L'hôte était aussi impressionné de les recevoir, que celles-ci l'étaient de se voir aussi nombreuses dans leur propre ville.

Les présentations faites, on se posa la fatale question qu'il fallait poser ce jour-là : qu'allait-on faire pour occuper nos réunions et faire croître notre groupe ? Que devait et que pouvait être l'assemblée d'Arcadiens dans une ville de province ? Que devait être cette assemblée d'Arcadiens sans local, sans tête, sans argent, sans rien d'autre que l'envie de ne pas se retrouver seul au lendemain de cette heure de l'espoir. Un besoin de chaleur et d'amitié ; une bouffée d'optimisme, une volonté de ne pas laisser passer cette chance si rare d'être vraiment soi-même avec les autres, tout cela fit qu'aujourd'hui on peut lire dans le témoignage d'une homosexuelle anonyme :

« Nous vous remercions pour cette exposition et les films et les tables rondes, car cela nous a prouvé à nous homosexuelles que nous sommes de moins en moins isolées et moins rejetées. »

En décembre 1976 on demanda au Centre Culturel Municipal l'autorisation d'organiser une exposition sur l'homosexualité dans leurs locaux. On y avait vu précédemment une information sur le viol et sur la sexualité.

« Mais qu'allez-vous donc dire de plus ? »

s'enquit la jeune dame qui nous recevait. Finalement, séduite par nos objectifs, elle nous pria de rédiger un pro-

(1) Toutes les citations sont des extraits du Livre d'Or de l'Exposition.

jet qui serait examiné par l'ensemble du personnel de la maison. Avec l'aide de la Commission aux Relations Publiques d'Arcadie ce projet fut préparé et il fut accepté sans problème par le Centre Culturel.

Une dizaine d'entre nous prirent en main les thèmes que nous avons choisi de traiter. Jacques à la loi fut épaulé par un juriste parisien, Philippe à la médecine par un psychologue Arcadien, Daniel étudiait la littérature, Claude faisait une enquête sur les mouvements homophiles dans le monde, Frédéric était l'historien, Bernard le « catho », Jean-Pierre le secrétaire et Alain, qui distribuait aussi les documents et les adresses, réunissait toute l'équipe une fois par semaine en veillant à ce qu'aucun ne décroche.

« Merci d'avoir osé et bravo. Ensemble nous pourrions faire changer les mentalités. »

C'est effectivement d'être ensemble et les coudes serrés que nous avons pu vaincre les embûches qui allaient se présenter.

Prévue au mois de mai l'exposition fut reportée en octobre. Puis vinrent les élections municipales et un nouvel adjoint chargé des affaires culturelles. Celui-ci prit connaissance du programme du Centre et fit savoir, après avoir hésité paraît-il, que le projet « homosexualité » n'entraînait pas dans les objectifs culturels de la ville et qu'il fallait l'annuler. Deux arguments de poids étaient avancés par notre censeur. D'abord le sujet n'intéressait que trop peu de monde, un pour cent de la population disait-il, ensuite les gens concernés n'étaient qu'un éventail fort peu diversifié de la population, principalement des artistes et des privilégiés de la société.

« La destruction des préjugés est longue, mais nous y arriverons » (Jacqueline).

Au mois de juin tout semblait perdu. Une opposition de la municipalité s'aggravait d'une inertie pré-estivale du Centre Culturel. Utilisant des slogans qu'il avait semblé connaître quelques mois auparavant nous écrivîmes au maire de la ville en soulignant combien il faisait peu de cas des minorités, du droit à la différence, d'une justice égale pour tous... Sa réponse était notre dernière chance. Il nous demandait de faire un projet complet des manifestations envisagées. Celui-ci serait étudié par la commission

municipale chargée des affaires culturelles et nous serions invités à venir le défendre devant cette commission. C'était humiliant, nous sentions en effet qu'aller défendre ce projet c'était en même temps défendre publiquement, devant des concitoyens, notre façon de vivre et d'aimer. Il s'agissait en quelque sorte, d'un tribunal municipal.

Notre amour-propre contre notre volonté de gagner, c'est finalement celle-ci qui devait l'emporter. Le projet était devenu un opuscule de dix pages. Il contenait une lettre où nous apportions des arguments pour justifier l'intérêt et l'objectif de notre entreprise. Il fut envoyé à tous les élus locaux ainsi qu'aux organismes susceptibles d'intervenir en notre faveur auprès de ceux-ci : La Ligue des Droits de l'Homme, Amnesty International, le Planning Familial, le Centre Local d'Information sur la Sexualité... Aucun de ces organismes ne répondit et ne vint soutenir notre action. La mairie d'autre part semblait nous avoir oubliés. Ce n'est qu'au moins d'octobre, après quelques coups de téléphone, que nous fûmes invités à la réunion « Spécial Homo » de la Commission Culturelle Municipale.

Trois garçons et trois filles plaidèrent la cause homophile devant un maire adjoint qui, depuis notre dernière rencontre, semblait avoir sérieusement étudié la question. Il nous assura de sa sympathie et nous dit en conclusion :

« Ce projet est sérieux et très intéressant. Nous pensons qu'il mérite d'être réalisé et qu'une grande publicité devrait être faite pour que cette information ait un impact maximum sur la population. Dans ce sens il faudrait que toute la municipalité vous soutienne... et nous proposons que le Conseil Municipal lui-même se prononce sur la réalisation du projet. »

Il fallait comprendre que le sujet était un peu délicat et que la présente commission préférerait ne pas être seule responsable de l'affaire. Il faut reconnaître que l'époque n'était pas favorable à l'aventure, on se trouvait en effet à quelques mois des élections législatives.

« Chacun doit pouvoir vivre librement et disposer de son corps comme il l'entend. Aussi cete réprobation sociale doit cesser. Bravo à l'équipe d'Arcadie qui enfin ouvre un débat public. Merci au CRI (Centre Culturel) d'avoir accepté cette expo et donner ainsi la parole aux minorités. C'est un grand pas vers la liberté » (signé illisible).

Trois jours plus tard nous apprenions avec une réelle surprise que le Conseil Municipal donnait son accord définitif, à la condition cependant qu'on ne réalise cette exposition qu'après les élections.

Fin novembre le travail pu reprendre. Intense et difficile. Que dire des angoisses qui suivirent ? des accrocs entre Arcadiens et de ceux plus graves avec les femmes, homosexuelles et féministes à la fois ? des bonnes surprises et des déceptions quotidiennes ? Tout ceci maintenant n'a pas d'importance car ce n'est qu'une partie de souvenirs noyés dans la nostalgie d'un grand moment d'activité et d'amitié. Il fallait avoir vécu dans le groupe pendant ces quatre mois de travail pour comprendre la tristesse qu'on lisait sur les visages le samedi 15 avril au soir, jour d'ouverture de l'exposition. Ce soir là nous devions nous séparer sans rendez-vous pour le lendemain. Le travail était fini, le pari était accompli, l'exposition commençait mais pour nous c'était terminé car il n'y aurait plus l'espoir de nous retrouver chaque soir pour travailler, pour nous connaître et pour rêver.

« Sincèrement c'est super, extra, le pied quoi !... » (Philippe.)

Le public vint nombreux. Dans l'histoire du Centre Culturel ce fut la manifestation la plus fréquentée. Chaque réunion fit salle comble, des affiches sur les vitrines des magasins de la ville purent être vues par toute la population, la télévision régionale fit une émission de quelques cinq minutes, de même que la radio, le jour de l'inauguration. Il y eut quatre articles dans la presse locale, un autre dans *Le Monde* et dans *Le Matin*, tous furent écrits honnêtement et sans passion. 1 500 revues « *Arcadie* » furent emportées, 700 « *David et Jonathan* », des centaines de témoignages remplissent le livre d'or de l'exposition. Outre l'abondance, on remarqua la diversité du public : des étudiants et des universitaires, des jeunes, mais aussi beaucoup de gens qui habituellement ne fréquentent pas le Centre Culturel. On y vit par exemple des messieurs cravatés qui prenaient des notes et des parents avec leurs enfants, on y vit aussi un professeur du Lycée Technique avec toute sa classe de philosophie. Des Belges, des Suisses, un Italien et tout un groupe d'homophiles chrétiens de Francfort vinrent à Besançon.

Après ce bilan il en est un autre que nous voudrions

faire, c'est celui de l'impact de l'exposition sur nous-mêmes, les Arcadiens de Besançon. Nous croyons être les véritables bénéficiaires de cet événement. En effet ce fut pour nous un « visage découvert collectif et progressif » rapide et presque sans effort. Nous avons vécu sans masque au Centre Culturel, la gêne respective du départ dans les relations avec les « permanents » de la maison disparut très vite pour faire place à des rapports non teintés de LA DIFFÉRENCE. Ce fut presque un songe de voir ou d'entendre des Arcadiens s'exprimer pendant les débats, guider son collègue ou son ami devant les panneaux de l'exposition, et même présenter sa femme à d'autres Arcadiens. Ce fut aussi une atmosphère de joie collective, autant pour nous que pour ceux qui s'exprimèrent durant ces six semaines d'information :

« En regardant une telle expo je pense que si je désirais un jour une autre femme je saurais l'accepter, du moins je le crois » (une femme hétéro).

« Libres les homosexuels, libres ceux qui ne le sont pas, la liberté c'est la vie. Alors libres à eux les homosexuels et bonne chance pour triompher des autres qui ne comprennent pas » (signé illisible).

« J'y ai même rencontré des homophiles heureux » (un Savoyard de passage).

Voilà, finalement cette exposition nous aura appris qu'il est possible, en dehors de toute violence et de toute passion, d'informer en public et d'effacer le tabou. Pour les Arcadiens que nous sommes elle aura montré que jeter le masque n'est pas un acte héroïque, il suffit peut-être d'un peu d'entraide et de volonté.

LES ARCADIENS
DE FRANCHE-COMTE.

A PROPOS DU MOT « ARCADIE »

La plupart des noms que nous utilisons sont très anciens, mais ils ont subi avec les ans des transformations dans leur écriture, leur prononciation et leur sens. C'est le cas du mot *Arcadie*, dont sans être linguiste ou historien nous voulons seulement rappeler les valeurs de sens et de contenu.

L'*Arcadie* forme originellement une partie de la Grèce ancienne. C'est une région montagneuse, située dans la partie centrale du Péloponèse, habitée par les *Arcadiens*, peuple de pasteurs ; et les fictions des poètes antiques en ont fait le séjour de l'innocence et du bonheur.

Arcades ambae : « tous deux arcadiens », écrit Virgile dans une de ses *Eglogues*, à propos de deux bergers, et pour ainsi les définir. Les poètes de la Renaissance ont continué de s'intéresser au sujet, et l'*Arcadie* désigne une pastorale italienne d'un certain Sannazar (1502) et un roman pastoral anglais de Philippe Sidney (1591).

Les *Bergers d'Arcadie*, visibles au Louvre, composent sans doute la plus célèbre toile de Poussin, peintre louis-quatorzien. Ce tableau représente un groupe de quatre bergers, vêtus de draperies, en train d'examiner le tombeau qu'ils ont découvert dans la campagne. Sur la tombe cette inscription : « Et in Arcadia ego » qui veut dire : « Et moi aussi j'ai vécu en Arcadie. » Ultime message, plein de nostalgie, du berger enterré là.

Au XVII^e siècle, un certain nombre de Français s'installèrent sur les rives du Saint-Laurent et commencèrent de peupler le Nouveau-Monde à cet endroit. Installés plus au Sud, des poitevins et quelques normands, pêcheurs, agriculteurs, donnèrent son nom à l'*Acadie*, nouvelle terre promise. Ce pays boisé, avec de beaux pâturages, s'appelle aujourd'hui officiellement la Nouvelle-Ecosse, province maritime et atlantique du Canada. Les descendants des Acadiens furent maltraités par les Anglais et une partie émigra vers la Louisiane, où ils ont proliférés sous le nom de *Cajuns*. Les Acadiens francophones qui revendiquent

ARCADIE

aussi le Nouveau-Brunswick, ont annoncé qu'ils brandiraient l'étendard de l'indépendance si le grand voisin québécois se risquait dans cette aventure. Les Français ignorant la géographie, puisse alors chacun ne pas confondre l'*Arcadie* du bord de Seine, avec celle du Sud du Saint-Laurent !

On entend par *bonheur arcadien*, un bonheur plein et confiant, voire frugal et champêtre, par référence aux mœurs supposées douces des anciens habitants de la Grèce. On a gommé Sparte et les guerres incessantes, pour ne se rappeler de cette vie antique que le meilleur. Il faudrait inclure également au domaine du « bonheur arcadien », la curiosité intellectuelle et le plaisir de la recherche. L'historien Marc Daniel nous instruit beaucoup en cette matière lorsqu'il écrit dans *Hommes du Grand Siècle* : « L'existence d'une littérature d'inspiration homosexuelle est, presque toujours, le signe d'une époque de liberté et de ferveur intellectuelle : que ce soit la Grèce Antique, la Renaissance italienne, l'Angleterre élisabéthaine, le début du règne de Louis XIII, le XX^e siècle. » Enfin, si tous les homophiles ne sont pas heureux, l'homosexualité peut contribuer au bonheur général selon ce qu'en dit Freud au livre, *Malaise dans la Civilisation* : « L'exigence d'une vie sexuelle identique pour tous, en se mettant au-dessus des inégalités que présente la constitution sexuelle innée ou acquise des êtres humains, retranche à un nombre appréciable d'entre eux le plaisir érotique et devient ainsi la source d'une grave injustice. »

En 1954, Roger Peyrefitte, féru de lettres antiques, actualise *Arcadie* en baptisant de ce nom la présente revue et l'association qui se forme autour. Ce rassemblement d'homophiles s'accroît jusqu'à former un mouvement sans précédent dans l'histoire de France, et sans égal dans le reste de l'Europe. Certains journaux commencent à faire usage des termes « arcadiens » et « arcadiennes » pour désigner les homophiles. Plus importante est la création par André Baudry de *peuple arcadien* et *peuple homophile* dont il émaille certains de ses discours et éditoriaux. Peuple à nul autre pareil, puisqu'il n'a pas de territoire et qu'il forme la seule minorité vraiment universelle. Il n'existe en effet aucun pays, aucune nation sans homosexuels, et ce malgré les affirmations de certains gouvernants. Ce peuple se reconnaît dans ses désirs communs et sa patrie est spirituelle.

Nous avons retrouvé dans les dictionnaires les premières définitions du mot « Arcadie ». Certains de ces ouvrages par ailleurs, font une large place à l'histoire française contemporaine et citent les principaux mouvements ainsi que les grands noms du moment, hommes politiques, philosophes, écrivains (parmi lesquels beaucoup d'homophiles). La dernière incarnation du mot Arcadie toutefois, celle concernant les homophiles, ne figure pas encore. C'est déjà une lacune selon nous. On ne peut en effet, si l'on est soucieux d'histoire et de vérité, jalonner les vingt-cinq dernières années de notre pays sans citer André Baudry et *Arcadie*.

BORIS DELAVIGNE.

SOUSCRIPTION

Une souscription nationale est donc ouverte pour financer ce sondage. Tous les dons peuvent être envoyés à *Arcadie* (chèque bancaire ou C.C.P. Paris 10 664 02 N).

Arcadie vous remercie.

ROGER PEYREFITTE

L'ENFANT DE CŒUR

« Après... NOTRE AMOUR... »

Ed. Albin Michel — 55 F

CONTRIBUTION A L'HISTOIRE LITTÉRAIRE :

SIX LETTRES INÉDITES

d'ANDRÉ GIDE.

Qu'un écrivain célèbre et traduit dans toute l'Europe, au Japon et aux Etats-Unis — bientôt Prix Nobel de littérature — André Gide prît la peine de répondre à un jeune étudiant éperdu d'admiration, et de le conseiller dans sa vie, voilà une chose rare et qu'on imagine mal aujourd'hui où tant de gens ne répondent même plus aux lettres. André Gide et Paul Valéry m'ont persuadé que les hommes de génie montrent plus de courtoisie, de cordialité et d'humanité que les hommes de simple talent.

La première lettre d'André Gide, la voici. La guerre venait d'éclater : je croyais ma jeunesse gâchée, perdue. Gide me redonna courage et me remplit de joie pour plusieurs jours :

Mon cher André Calas,

Votre bonne lettre ne m'a atteint qu'hier soir. Vous avez bien fait de m'écrire et je vous prie de me croire très sensible à votre sympathie. Surchargé de travail (je m'occupe des Camps dits de rassemblement des étrangers) je ne puis aujourd'hui que vous serrer la main,

Bien cordialement,

André Gide.

Un an plus tard, étudiant à la Faculté des Lettres de Montpellier, je publiai dans un journal estudiantin un article intitulé : « André Gide et l'adolescence. » C'était l'époque où le gouvernement de Vichy le voyait d'un mauvais œil et où la Légion interdisait ses conférences. Je lui

envoyai cet article. Il prit la peine de me répondre ; il me fit part de ses inquiétudes politiques : pouvait-il publier, lui, dans la N.R.F. alors sous la coupe des Nazis :

Mon cher André Calas,

Je reçois de vous une lettre bien exquise. Ce témoignage de sympathie m'émeut très particulièrement en ce temps tragique où parfois on ne sait à quoi raccrocher ses espoirs. J'avais confié à Gallimard des Feuilletés péniblement extraits de mon récent (et très intermittent) Journal pour ouvrir la reprise de la N.R.F. et maintenant j'en viens à souhaiter que ce numéro projeté ne puisse paraître, pour les raisons que vous devinez car il risque de prendre à la faveur des circonstances, une signification très fâcheuse, contristante pour nombre d'amis. Oui certes, je prendrai plaisir à lire votre article et à connaître cette revue dont vous me parlez. N'hésitez pas à me l'envoyer ; je l'attends et serre bien cordialement cette main que vous me tendez,

André Gide.

Vingt jours plus tard, il m'écrivit encore :

Mon cher André Calas,

Votre chaleureuse lettre et ces pages dactylographiées qui l'accompagnent, toutes chargées d'intelligente sympathie m'apportent un bien précieux réconfort. Vous n'en pourriez douter si vous saviez combien, certains jours de tous ces temps derniers, je me sens peu sûr de moi-même. La question constante que se pose

« ma rêverie habile à me martyriser » (1)

la voici : l'enseignement de mes Nourritures (et de tous mes autres écrits) est-il encore valable aujourd'hui par le « triste temps qui court ». A lire vos pages, il me semble que oui ; il me semble même : plus que jamais. Mais combien je vous sais gré de me permettre de le penser !

Après longues conversations avec Gallimard de retour de Paris, mes craintes au sujet de la reprise de la N.R.F. sont tombées et non seulement je ne regrette plus ma collabo-

(1) Il s'agit d'un vers de Mallarmé que Gide cite inexactement : le vers dit « Ma songerie aimant à me martyriser ».

ration au premier numéro de cette reprise mais je viens de lui porter, à Cannes, la suite de ma contribution. J'espère que dans peu de jours, ce numéro aura accès en zone libre et que vous pourrez donc en prendre connaissance.

Je vous serre la main avec ma profonde sympathie,

André Gide.

C'est à la suite de cette lettre que j'osai lui rendre visite à Cabris, près de Grasse où il était réfugié, ne voulant pas vivre dans un Paris occupé. J'ai raconté dans *Arcadie* cette rencontre qui m'éblouit. De retour à Nice, je fis la connaissance de l'ami qui me proposa de quitter Montpellier, le domicile paternel pour venir vivre à Paris chez lui (notre amitié n'a pas cessé depuis) et de terminer mes études en Sorbonne. Je consultai André Gide. Il ne devait guère croire à la liaison durable de deux amis. Il avait tort. Voici sa quatrième lettre :

« Grasse, Grand Hôtel — 6 septembre 1941,

Mon cher André Calas,

Je reçois de vous une lettre fort émouvante, mais quel conseil puis-je vous donner ?

Oui sans doute il est possible de « faire » du journalisme littéraire sans s'y abîmer ; mais d'y trouver une rémunération suffisante pour vous permettre d'en vivre..., cela me paraît bien hasardeux. Les quelques articles qu'on acceptera de vous vous coûteront beaucoup de travail et seront, au début du moins, tant que vous ne vous serez pas « fait un nom », dérisoirement peu payés. Et pour recevoir davantage vous serez exposé à ce que l'on vous demande des articles de complaisance et d'incliner votre pensée. Le danger est grand.

Pour ce qui est de vivre en constante société d'un ami intime, vous seul êtes à même de le mesurer. Cette société peut être parfois un motif d'exaltation et un encouragement profitable. Tout dépend des qualités et vertus de l'ami. Non, sur ce point je ne peux rien dire.

Oui, certes, je me souviens de votre visite et ce bon souvenir, autant que votre lettre, m'invite à vous serrer la main bien cordialement,

André Gide.

**

Le temps passa. Journaliste à partir de la Libération, j'intervistuai Gide lorsqu'il eut le Prix Nobel de Littérature et quand il fit représenter chez Jean-Louis Barrault son adaptation du *Procès de Kafka*.

Il atteignit quatre-vingt ans. Je lui écrivis à l'occasion de son anniversaire. Il m'offrit un de ses livres dédicacés et cette lettre plus brève :

Mon cher André Calas,

Votre exquise lettre m'émeut plus que je ne puis dire et c'est avec une profonde sympathie que je serre cette amicale main que vous me tendez...

Ah, que n'ai-je quelque vingt ans de moins !

De grand cœur avec vous,

André Gide.

*
**

Et voici la plus belle, la plus admirable lettre d'André Gide, à peu de temps de sa mort, qu'il m'adressa, si résigné devant le « grand pas » à franchir :

Cher André Calas,

Je n'en « menais pas large » ces jours derniers, me sentais à bout et m'occuper à plier bagage — mais voici que le courrier de ce matin m'apporte une lettre et un double article de vous d'une gentillesse telle que je reprendrai goût à la vie si je n'avais déjà pris congé.

Oui tout ce que vous me dites ici me va droit au cœur et je vous serre bien affectueusement cette main amie que vous me tendez.

Inoubliusement,

votre André Gide.

Quelques semaines plus tard, il mourut et j'ai raconté dans notre revue, la dernière visite que je lui fis sur son lit de mort.

ANDRÉ CALAS.

CONSULTATION

par ALAIN ROMÉE.

— Bonjour, Docteur Morosus, bonjour.

Je reviens vous voir, conformément à vos instructions, au bout des six mois de traitement que vous m'aviez donnés, pour vous faire constater les résultats et me soumettre à votre diagnostic. Voici, j'ai rapporté, pour vous éviter de rechercher mon dossier, votre ordonnance d'alors, que m'a dûment renvoyée la Sécurité Sociale. Elle disait ceci :

1° interrompre immédiatement toutes relations, même sentimentales, avec ami en titre et avec tous autres éventuels
diète absolue de rapports uranistes

2° absorber chaque jour et à chacun des 3 repas une louche de

Sirop Hétérotropique tri-phosphoré à 97 %

1 flacon de 1 hl

renouvelable *ad Libitum*

3° dans un délai de 6 mois maximum, convoler en justes noces, cohabiter, coïter quotidiennement avec femme de tempérament chaud et exigeant

1 conjoint

de préférence non-renouvelable

posologie : de 1 à 7 rapports au coucher
de 1 à 4 au réveil

Voilà, c'étaient d'excellentes prescriptions, et j'ai fait tout ce que j'ai pu, mais je n'ai pas pu tout. Non, non, laissez-moi d'abord vous expliquer en détail.

Le premier point, bon, ce fut fait dès mon retour de votre cabinet. Mon ami n'y comprenait rien, mais j'ai été intraitable, dès le premier soir je l'ai flanqué dehors. On se soigne ou on ne se soigne pas, c'était inutile de tergiverser.

A vrai dire, j'en ai été plus malade qu'avant. Une rupture brusque, bien sûr, cela trauc..., comment dites-vous ? traumatise, n'est-ce pas ? oui, j'avais le cœur qui saignait, j'avais des palpitations et des angoisses, non seulement les jours, mais les mois suivants, et souvent je me réveillais en pleine nuit avec un pincement au cœur. Ça dure toujours... Pardon ? voir un cardiologue ? Vous croyez que les peines de cœur... ? Après tout, pourquoi pas ? Je suis vrai tous vos conseils, je tiens absolument à guérir.

Pour le second point, d'accord, j'ai acheté la potion, mais j'avais du mal à l'absorber, ça me donnait des nausées, des crampes d'estomac, des insomnies, de la... (comment ils disent sur leur notice ? je l'ai gardée : ah oui, de l'ano...rex... ie), bref, j'avais plus faim plus soif, vous savez, c'est amer comme chicotin, ce produit, et si ce n'était pas en sirop, ce serait totalement imbuvable. Pourtant j'ai tenu le coup, j'ai renouvelé, voyez les tampons du pharmacien pour vous prouver. Mais vous constatez aussi que j'ai maigri, fondu, vu que ça me chavire tellement le dedans que je suis incapable de prendre d'autre nourriture après.

Quant au troisième point, ah là, Docteur, j'ai rien trouvé comme femme qui puisse m'aller. Là, échec complet. J'ai mis des petites annonces matrimoniales (entre parenthèses que la Sécu, ces vaches, ils me refusent le remboursement parce qu'il n'y a pas de vignette). Oh j'avais des réponses, je prenais des rendez-vous, j'y allais ponctuellement, on nous faisait contacter dans des salons avec canapés, mais j'en ai jamais rencontré, non, Docteur, je vous jure, aucune qui me biche, c'étaient des binoclardes, des bancales, des qui avaient des tics, des trop âgées pour moi, ou des mijaurées, des femmes à manières, enfin bref, jamais mon affaire. Mais de toute façon, faut vous dire, en dépit du sirop, j'éprouve toujours pas d'attrance. Y aurait pas une autre drogue plus active ? des cachets, je ne sais pas, des sachets, des pilules, des gélules, des dragées, des capsules, des ampoules, des suppositoires ? quelque chose qui me donne vraiment envie de femme ? un excitant, un tonifiant, un aphrodisiaque, de la cantharide, du ginseng ?

Mais j'ai autre chose à vous demander, Docteur, un certificat. Oui, parce que j'ai eu une conversation avec mon

patron qui a mal tourné — la conversation. Il me disait ces jours-ci :

— Vous décollez, Monsieur Romée, vous êtes malade ? vous avez l'air de filer un mauvais coton...

— Non, je lui dis, mais on me fait suivre un traitement assez sévère.

Et comme il est du genre indiscret, même goujat, il me demande comme ça :

— Vous n'avez pas la vérole, par hasard ? ou une chaude-pisse ?

Moi, naïf et maladroit, je lui réponds :

— Pas de danger, je ne cours pas le jupon, je serais plutôt de l'autre bord.

Alors il bondit :

— Vous êtes pas pédé, au moins ? Eh, c'est vrai, qu'est-ce que vous foutez, à votre âge, à ne pas être marié ? Ah ! vous en seriez, de ces enculés-là ? (sauf votre respect, Monsieur le Docteur, c'est pour vous rapporter ses mots... propres, si on peut dire, excusez-moi d'avoir un patron si mal embouché). Bref, là-dessus, moi je rougis, je suis timide, je perds mes moyens, alors il se met en rage et il crie :

— Je ne veux pas d'ordure dans mon entreprise, je vous licencie !

Car voilà mon patron tout craché : il est pour la liberté, qu'il dit, la liberté d'entreprise, bien sûr, mais la liberté de mœurs, pas de ça Lisette !

J'ai tout de suite couru trouver l'Inspecteur du Travail, qui est venu, qui a discuté avec mon employeur, mais il paraît qu'il vaudrait mieux que je sois Arabe ou Nègre, là, soi-disant que je serais protégé par des lois anti-racistes, tandis qu'un pédé, ça n'est protégé par rien du tout, vu qu'on n'est pas une race. Alors je ne vois qu'un moyen pour garder ma situation, c'est que vous me fassiez un certificat médical comme quoi je suis sous traitement pour me normaliser, que le processus est même, faudrait dire, bien avancé, et avec 99 % de chances de succès, que donc je suis apte à exercer ma profession.

Oui, Docteur, oh ce sera très bien comme cela, Docteur, merci infiniment, Docteur. Je vous dois combien ?

LETTRE OUVERTE A JEAN-NOËL

Si tes yeux avaient été moins beaux, peut-être les miens auraient-ils versé moins de larmes ? Si ta peau avait été moins brune, peut-être n'y aurais-je pas promené mes doigts dessus ? Si ton sourire avait été moins lumineux, peut-être m'aurait-il moins aveuglé, peut-être aussi la nuit m'aurait-elle paru moins noire ? Si... On se fait si mal avec des SI, on se scie en deux avec des SI !

Ainsi donc, Jean-Noël, tu t'en es allé, comme tu es arrivé, et moi je restais. Maintenant, je te cherche encore, pauvre diable que je suis, et je ne trouve plus. Ainsi donc, le chemin de l'amour que tu m'as fait prendre fut cisailé en sa moitié et le reste... fut parsemé de fleurs de sang !

Pourtant, j'étais sûr de partir gagnant, car tes promesses semblaient sincères, tes élans des plus naturels, et les mots que tu utilisais sonnaient un son de cloche que je trouvais juste, accordé.

N'importe qui t'aurait cru, et moi plus que tout autre, puisque je me disais expert pour reconnaître la vraie sincérité de la fausse, chez les autres. J'étais certain qu'elle était en toi, et que tu étais incapable de tricher. Toi-même, tu me l'avais avoué : « Je n'aime pas mentir. »

J'entre maintenant en une humeur noire, en un chagrin insurmontable. Je voudrais te déchirer, toi le traître, à belles dents ! Ta fuite t'a sauvé... Mais on a peine à haïr ce qu'on a bien aimé !

Je t'avais rencontré dans une boîte de nuit à Bordeaux, un vendredi. Pour tuer une solitude qui m'était devenue trop pesante, j'avais été ce soir-là me mêler à une foule d'habitues aux nuits blanches, fanatique de musique étourdissante et d'alcools appelés : Whisky et Vodka-orange. Je m'étais assis sur une banquette et j'avais grillé beaucoup de cigarettes en regardant avec curiosité toute cette jungle parfumée, faite de lionceaux, de biches et de singes pommadés. Et puis ton regard avait croisé le mien, et il y eut ce « dé clic » qui déclenche toutes les histoires d'amour, ce petit rien qui prend vite des proportions démesurées comme

LETTRE A JEAN-NOËL

ces bouts de caoutchouc dans lesquels on souffle et qui deviennent de beaux et gros ballons. Nous avons soufflé tous les deux, et moi très fort, si fort que... maintenant la grosse boule est éclatée. Après cet échange de regards, tu t'en souviens, je suis allé te chercher pour danser un slow. Tu as souri, accepté, et nous avons serré nos corps au son d'une musique suave, langoureuse, une de celles qui enfievrent nos sommeils lorsqu'on y repense, et dont le rythme devient à la longue obsédant. Musique de l'amour, musique de la nostalgie et quelquefois, musique de la mort...

Quelle banalité que tout ceci, n'est-ce pas Jean-Noël ? Je ne vais quand même pas, d'un slow romantique, faire une montagne de soupirs, une cathédrale d'extase. Si tous ceux qui dansent le slow en faisaient de la littérature, nous croulerions sous des tonnes de bouquins. N'est-ce pas, Jean-Noël ?

Oui, mais voilà, moi, peu habitué au bonheur, j'étais heureux ce soir-là, et j'ai dû bêtement, dans cette « boîte » enfumée, remercier le ciel. Tu sais, toute ma vie je me suis fait une certaine idée de l'amour. La plus juste comparaison qu'on puisse faire de l'amour, c'est celle de la fièvre. Ce soir-là, je devais être brûlant, je ne tenais pas en place et je sentais au fond de ma gorge cette petite flamme sèche. Je voyais dans cette soudaine union comme un don du ciel... Tu étais pour moi un cadeau que Dieu me faisait. En dansant avec toi, j'effaçais un passé, pour vivre avec rage et délice le moment présent. Serré dans tes bras sur cette piste de danse, j'arpentais de mon pas léger les labyrinthes du rêve et de l'extase et je voulais ramener à pleins paniers les souvenirs de joie intense que m'avait procurée cette soirée, comme si j'avais pu les déguster encore tout au long de la semaine qui s'annonçait, un peu comme ces premiers fruits de l'été, auxquels on accorde un temps précieux pour les croquer. Car tu sais, Jean-Noël, je ne connais pas de fruits plus délicieux que ceux de l'amour...

Et puis, tu m'as dit : « Je t'aime, Alexandre. » C'est le moment où tu as menti. C'est le moment où tu aurais dû te taire... Tu dis que tu m'aimes, Jean-Noël, alors que tu m'assassines, lentement. Tu prononces des mots dont tu ne connais pas le sens. Tu aurais dû me tuer tout de suite, à froid ! L'Amour, mon amour, n'est jamais simple !

Dès qu'aux soupçons mon esprit s'abandonne, les règles pour moi n'existent plus. Le savais-tu ? Le bien n'est plus le bien, le mal n'est plus le mal, raison et déraison se

confondent. Les usages, les illusions, toutes les vieilles assises sont bouleversées. Alors, je te pose des questions et celles-ci t'agacent... Et plus je t'en pose et plus la faille entre nous s'élargit. Tu me découvres compliqué, cette vérité que je veux à tout prix savoir, que je veux t'arracher, tu la garderas serrée...

Alors, par peur, tu fuis, me laissant les dents serrées de douleur. Tu fuis, ton front toujours blanc et impassible comme celui d'une statue de marbre. Tu fuis, les yeux encore plus beaux... Tu fuis, sans remords ! Tu fuis vite, me laissant pantelant sur ce lit onirique... Notre lit. Les cris que je pousse sont ceux du muet... Tu ne les entends pas.

Ce n'est pas le combat que j'accepte, c'est la mort. Les morts, eux, ne souffrent pas. Ne vient-il pas un instant où victime et bourreau sont d'accord ?

Adieu, je crois qu'en cette putain de vie je ne te reverrai jamais.

Cache tes yeux, Jean-Noël, ils feront peut-être encore du mal.

ALEXANDRE d'ARÇAIS.

UMBERTO SABA

ERNESTO

« Un pur chef-d'œuvre audacieux,
piquant, profond et mystérieux »

Ed. Le Seuil — 160 p. — 32 F

« LE MYTHE DE LA SÉDUCTION »

par PIERRE FONTANIE.

L'idée de la « contagion », l'idée que l'on devient homosexuel à la suite d'une tentative réussie de séduction, cette idée est à l'origine de la plupart des lois anti-homosexuelles et, surtout, des limites d'âge discriminatoires qui ont été fixées par diverses législations pour les relations homosexuelles. L'adolescent paraît naturellement le plus exposé, compte tenu de la *période d'ambivalence* qu'il traverse à ce moment de son existence.

Au cours de l'émission médicale sur l'homosexualité, présentée par l'ex O.R.T.F., un médecin constatait : « Je crois que la première expérience sexuelle d'un garçon qui est *satisfaisante* et qui le *révèle* à lui-même est *déterminante*. »

M. Paul Mirguet affirmait aux Dossiers de l'écran : « Ce que j'ai voulu... c'est protéger les mineurs... Lorsque les adolescents arrivent à l'âge de la puberté, on peut les classer en trois catégories :

- Il y a les sujets normaux qui ne risquent rien.
- Il y a une petite minorité qui souffre de malformation congénitale.
- Mais il y a une frange assez importante de retardés sexuels ou de complexés qui sont des proies faciles pour les homosexuels adultes qui les recherchent. Au fond *le but de la loi est de protéger les mineurs.* »

La conception exposée par M. Mirguet est bien celle qui a inspiré la Belgique avec la loi sur la « protection de la jeunesse » du 8 avril 1965 et l'article 372 *bis*, dit amendement Terwagne : l'âge de la majorité sexuelle n'est pas le même dans le royaume selon qu'il s'agit de rapports

homosexuels (dix-huit ans) et de rapports hétérosexuels (seize ans). Mais — et disons-le sans aucune espèce de ménagement — M. Mirguet est un menteur lorsqu'il déclare : « ce que j'ai voulu... c'est protéger les mineurs », puisque toutes les mesures étaient déjà prises, en France, en matière de protection des mineurs, bien avant son initiative de 1960. Le troisième alinéa de l'article 331 du code pénal remonte au gouvernement de la « libération » et il a été emprunté à l'arsenal répressif de Vichy (article 334 du code pénal de l'époque). ARTICLE 331 : « Tout attentat à la pudeur consommé ou tenté sans violence sur la personne d'un enfant de l'un et de l'autre sexe âgé de moins de quinze ans sera puni de la réclusion criminelle à temps de cinq à dix ans.. »

(Ord. 8 févr. 1945.) Sans préjudice des peines plus graves prévues par les alinéas qui précèdent ou par les articles 332 et 333 du présent code, sera puni d'un emprisonnement de six mois à trois ans et d'une amende de 60 à 15 000 F quiconque aura commis un acte impudique ou contre nature avec un individu (L. n° 74-631 du 5 juillet 1974) « mineur du même sexe » (Code pénal Dalloz, éd. 1975-1976, p. 176). Et par « mineur du même sexe », il faut entendre MOINS DE DIX-HUIT ANS.

On peut lire dans la déclaration sur certaines questions d'éthique sexuelle, publiée le 15 janvier 1976 par la congrégation pour la doctrine de la foi : « l'homosexualité peut être transitoire » parce que due à « une mauvaise habitude prise, de mauvais exemples ou d'autres causes analogues ». Pourtant, ce n'est pas là, *stricto sensu*, de l'HOMOSEXUALITÉ, mais de la PSEUDO-HOMOSEXUALITÉ, comme il y a de la PSEUDO-HÉTÉROSEXUALITÉ !

Aux Etats-Unis, la campagne de Miss Bryant contre les homosexuels a été axée sur le thème « PROTÉGEZ NOS ENFANTS ». Elle a exploité la crainte, toujours vivace chez les parents, de voir les enseignants « gay » influencer les enfants et faire du prosélytisme (*Le Monde* du 8 juin 1977). Il en a été de même avec le Dr Henri Amoroso, au cours de l'émission L'HUILE SUR LE FEU de Philippe Bouvard, consacrée à l'homosexualité, le 18 avril 1977 : « un enseignant ne doit en aucun cas avoir les mœurs que vous avez. C'est encore plus grave qu'une orientation politique », lançait le Dr Amoroso à Jean-Louis Bory. Le psychiatre niçois paraissait oublier ses propres théories sur le déterminisme biologique et le chromosome de l'homosexualité ! On ne peut à

la fois se prononcer en faveur de l'origine génétique de l'homosexualité et dénoncer les risques de corruption de la jeunesse. Il est dommage que Jean-Louis Bory n'ait pas relevé cette contradiction et se soit contenté de lancer des bons mots, en traitant le Dr Amoroso de « CRS travesti en Marlène Dietrich » (*sic*).

Ah ! Comme nous serions rassurés si l'homosexualité était le seul « péril » qui menace gravement la jeunesse de France, alors que le tabagisme, l'alcoolisme, les drogues dures, le chômage, la violence et la délinquance sévissent durablement, sans parler de l'environnement socio-culturel qui les favorise... de l'endoctrinement, de la pollution, des risques de guerre, qui courent sourdement, dans un monde en ébullition, où la plupart des pays finiront, un jour ou l'autre, par posséder l'arme nucléaire. N'est-il pas comique et affligeant de voir le gouvernement français de 1939 estimer que « contre les publications pornographiques qui constituent des insultes à la dignité familiale, il n'est point assez de sanctions »... Au moment précis où l'on s'apprête à l'hécatombe de la guerre ! (*Arcadie*, janvier 1962, p. 23.) Quelle inconséquence, quelle hypocrisie !

De toutes façons, hélas ! une belle unanimité se dégage des commentaires de ces différents « spécialistes », encore que le terme de « spécialistes » s'applique mal aux autorités chrétiennes-catholiques, notoirement incompétentes en matière de psycho-sociologie des relations sexuelles, et à l'ex-député Mirguet ! Ce n'est pas être injurieux pour l'Eglise que de souligner le fait : on trouve beaucoup de choses dans les évangiles, mais certainement pas les enseignements du Dr Freud et de la psychologie moderne. Du point de vue des « croyants éclairés », l'Eglise peut et DOIT se mettre à l'écoute de la science, sans rien perdre de son intégrité spirituelle. A leurs yeux, son Message, sa BONNE NOUVELLE sont d'un autre ORDRE : celui de l'AMOUR... Quant à M. Mirguet... quiconque ose soutenir devant des millions de téléspectateurs, qu'« il n'y avait pas d'homosexuels dans nos villages lorrains », se disqualifie lui-même par son immense sottise. Si Jeanne d'Arc entendait les voix célestes, M. Mirguet, lui, n'a pas entendu les clameurs des TROIS MILLIONS D'HOMOPHILES FRANÇAIS (y compris ceux de l'Est) qui lui apportaient le plus cuisant démenti !

Malheureusement, il n'est pas certain que cette unanimité des commentaires ne se retrouverait pas, identique, dans le public français qui est un des plus mal informés.

Les esprits les plus « libéraux » sur les questions sexuelles approuvent — oh ! du bout des lèvres ! — les rapports homosexuels entre adultes consentants, A CONDITION DE MONTRER UNE VIGILANCE CONSTANTE A L'ÉGARD DES MINEURS — et des enfants, naturellement ! Ainsi, M. Pierre Juquin, député, membre du comité central du P.C.F., écrivait dans *France nouvelle* que les « mesures répressives spéciales constituent des injustices d'un autre âge. Elles ne résolvent pas le problème de la *nécessaire protection de l'enfance* ». Or, il n'est nullement prouvé qu'il y ait plus de pédophiles homosexuels que de pédophiles hétérosexuels, dans la mesure où on peut distinguer les uns des autres, car le pédophile est souvent plus attaché à un état « l'enfance » qu'à un sexe déterminé. Quoi qu'il en soit, de telles réserves sont rarement exprimées à propos de l'HÉTÉROSEXUALITÉ !

Ce « fanatisme » explique la sévérité excessive de la justice dans les affaires de MINEURS, par exemple l'affaire Jean-Claude Gallien, Bernard Dejager et Jean Burckhardt condamnés par la cour d'assises des Yvelines du 28 janvier 1977. Deux des hommes ont été maintenus en détention « provisoire » pendant plus de... 3 ANS, le troisième n'ayant été libéré, *sous caution*, que quelques mois avant d'être jugé ! (*Le Monde* des 29-30-31 janvier 1977.)

Au risque de surprendre les « hétérosexuels », ILS NE SONT PAS LES SEULS à vouloir défendre « l'innocence » des jeunes. Les *homosexuels*... parfaitement ! LES HOMOSEXUELS (qui ne sont ni pédophiles ni pédérastes, c'est-à-dire la TRÈS GRANDE MAJORITÉ DES HOMOSEXUELS) SONT QUELQUEFOIS PRÊTS A LEUR EMBOITER LE PAS. De plus, l'usage de la violence est réprouvé par beaucoup. Gabriel Matzneff, connu pour ses préférences affectives et sexuelles envers les « moins de seize ans » (il ne s'en cache nullement), écrit dans *Le Monde* des 7-8 novembre 1976, sous le titre général « L'AMOUR EST-IL UN CRIME ? », ce qui sous-entend, fort heureusement, que c'en serait UN de ne pas aimer : « Que les viols et les violences soient punis avec rigueur, *les amoureux de l'extrême jeunesse sont les premiers à le souhaiter.* » Et qu'on n'évoque pas les meurtres d'enfants comme un épouvantail : un pédophile ne tue pas les enfants, il les AIME !

L'objection n'est donc pas frivole. Elle a pour garant le sérieux de telles préoccupations, aux yeux des PARENTS notamment. Aussi doit-elle être discutée avec vigueur, peut-être même combattue dans ce qu'elle a d'outrancier ;

NON PARCE QUE CELA NOUS PLAÎT, AU NOM DE JE NE SAIS QUELLE FACILITÉ, « parce que les amateurs de chair fraîche trouvent immoral de se contenter de vieux de dix-huit ans » — MINUTE DIXIT ! — (CE SERAIT UNE RAISON, AU CONTRAIRE, D'AFFICHER ENCORE PLUS DE SÉVÉRITÉ MORALE), mais parce que l'objection nous paraît *nulle* et non avenue au regard des statistiques et des faits. Nous avons trop de respect, ici, en *Arcadie* pour les parents et les éducateurs pour ne pas ambitionner de les éclairer. Certes, le présent article N'ENGAGE QUE SON AUTEUR DANS UNE PERSPECTIVE RIGOREUSEMENT SCIENTIFIQUE QUI NE CONSTITUE PAS UN PLAIDOYER. Il est évident qu'UNE ORGANISATION REPRÉSENTATIVE, RESPONSABLE, comme *Arcadie*, ne peut envisager de supprimer *complètement* la notion d'âge du consentement (on en parle en Suède). Encore celui-ci doit-il être ramené dans un premier temps à quinze ans pour les rapports hétéros et homosexuels : le principe de l'égalité et celui des réalités devraient s'imposer à tous les individus raisonnables et démocrates. (*Rappelons en passant que le législateur autorise la vente de contraceptifs aux filles de moins de quinze ans !*)

Voilà pourquoi on ne sera pas surpris de lire le nom de M. André Baudry parmi les 80 signataires de l'appel pour la révision du code pénal à propos des relations mineurs adultes dont *Le Monde* du 22-23 mai 1977 s'est fait l'écho.

Quelques observations préliminaires s'avèrent indispensables, s'agissant des homosexuels et des jeunes.

Peut-on IMAGINER froidement que l'homosexuel, tant et tant de fois opprimé et victime d'un ostracisme permanent, désire entraîner, dans la voie des difficultés et des persécutions, le JEUNE GARÇON, à qui l'avenir s'offre intact et prometteur ?

Il faut remarquer ensuite que le mot « séduction » concerne exclusivement l'homosexualité ! Mme S. Florentin de Laneuveville-devant-Nancy rappelle avec candeur que « le plus élémentaire respect de la personne humaine commande que les adultes « laissent à l'enfant » la liberté véritable de ses choix futurs » (*Le Monde*, 21-22 novembre 1976). Mais on n'envisage pas — et pour cause ! mesdames, messieurs les partisans du concept de « normalité », cher à Ménie Grégoire... — la séduction HÉTÉROSEXUELLE exercée sur la personne des HOMOSEXUELS, le conditionnement incessant à l'HÉTÉROSEXUALITÉ exercé sur tous les individus dans notre Culture !

Le mot « séduction » implique trois idées majeures dans le contexte où il est prononcé :

La première, c'est le dogme intouchable de la *pureté* et de l'*innocence* des enfants, et on sait que pour les parents... les enfants restent des « enfants », jusqu'à un âge avancé !

La deuxième est que l'initiative vient *toujours des adultes*... et on pense à des adultes VRAIMENT ADULTES, sinon à des « vieux » ! Comme le prouve la réflexion d'une lectrice de Paris, Mme T. Lourié, dans une lettre adressée au *Monde* et publiée dans ce journal le 21-22 novembre 1976 : « Qu'est-ce que l'amour véritable a affaire avec les adultes vieillissants tentés par les adolescents de moins de seize ans ?... » Et Dieu sait si on les craint, ces « vieux », qui ont une singulière façon de « retomber en enfance », en tombant sur les enfants, comme un aigle sur sa proie ! Les expériences avec un « vieux » ne laissent-elles pas une trace plus profonde que les jeux sexuels entre contemporains ? Il faut donc que l'adolescent ait été nécessairement séduit, tenté par des homosexuels sans scrupules, en vertu du premier principe énoncé plus haut : la pureté et l'innocence ! Le goût ne lui en serait pas venu TOUT SEUL ! Comme si les actes homosexuels n'étaient pas la chose la plus naturelle du monde dans le milieu adolescent et comme si les jeunes ne s'initiaient pas réciproquement, reléguant le « vieux satyre » au magasin des antiquités. D'ailleurs qu'est-ce qu'un « vieux » pour un enfant ou un adolescent ? Quelqu'un qui, souvent, a seulement quelques années de plus que lui ! Aux termes de l'étude entreprise par Michaël Schofield (« Sociological aspects of homosexuality. A comparative study of three types of homosexuals », London, Longmans, Green and Co., 1965), 44 % d'hétérosexuels reconnaissent avoir eu, pendant la période de leur jeunesse, et pour la plupart avant l'âge de seize ans, des expériences homosexuelles ! Par contre, 22 % d'homosexuels n'ont pas eu de relations homosexuelles avant l'âge de dix-sept ans. Ceci est en contradiction formelle avec l'idée suivant laquelle les expériences de jeunesse favorisent l'homosexualité. Mais n'anticipons pas !

Enfin la troisième idée est que l'objet de la tentative de séduction, du moins l'objet désigné par l'opinion publique, est *toujours un garçon, jamais une fille* ! Les « lesbiennes » se passionneraient-elles moins pour la jeunesse que leurs homologues masculins ? Susan Daniel n'est pas éloignée de s'en convaincre dans le numéro 2 d'*Arcadie*, page 35 : « la

lesbienne n'est pas généralement attirée par la femme mineure (j'entends par mineure la toute jeune fille : quatorze à dix-huit ans) ; tandis qu'il semble bien que l'inverse se produise plus couramment » chez l'homosexuel masculin. Ne serait-ce pas plutôt que la femme a moins d'importance que le garçon dans l'optique déviée d'une société mâle hétérosexuelle et qu'on ne se soucie guère de ses agissements ?

Des trois idées majeures complaisamment développées par le fanatisme ou l'ignorance, aucune — entendez-vous bien — AUCUNE ne résiste à l'analyse impitoyable des réalités. Attaquons-nous principalement aux deux premières.

LA PURETÉ ET L'INNOCENCE DE L'ENFANT ?

L'avons-nous assez écouté, le chant mystique des tuffes et des puritains, des obsédés de la continence et de la chasteté, pour qui la sexualité est une flétrissure !... alors qu'elle serait « normale » chez l'adulte !... sous certaines conditions (le mariage, la fidélité conjugale... et la sacrosainte procréation).

LA PURETÉ ET L'INNOCENCE DE L'ENFANT ?

Allons-donc ! Les travaux de Freud et de ses émules ont assez prouvé que la « libido » exerçait son empire dès les premières années de la vie. Ce n'est pas un hasard si l'Amour a été peint et gravé, sur la toile et dans la pierre, sous les traits d'un enfant. Et puis ce que l'on confond parfois avec une prétendue innocence n'est que la manifestation de la période de latence sexuelle, TOUTE RELATIVE, qui précède le réveil brutal de la puberté... La pulsion sexuelle est partie intégrante de l'individu, dès ses premiers *balbutiements*.

LA PURETÉ ET L'INNOCENCE DE L'ENFANT ?

Policiers et magistrats trop naïfs... ou trop vicieux (au moyen de leurs questions) ont appris à leurs dépens (et à celui des malheureux inculpés) ce qu'elles signifiaient, étant confrontés à des affaires de mineurs, qui se transformaient de douces brebis en petits monstres accusateurs..., leurs odieux mensonges s'étayant de la complicité involontaire des parents et de la Justice ! La presse et la télévision ont relaté l'expédition punitive d'un commando de petits garçons et de petites filles de moins de 7 ans, qui ont causé des milliers de francs de dégâts dans la maison d'un particulier, en brisant tout sur leur passage. Le *Journal d'un*

éducateur de Jules Celma et *Le folklore obscène des enfants* de Claude Gaignebet ont jeté une lumière crue sur l'univers fantasmagique du petit homme et de la petite fille. Ce sont parfois des jeunes de seize à dix-sept ans qui s'en prennent aux homosexuels dans certains lieux publics fréquentés par une minorité d'entre eux. « Cet âge est sans pitié » murmurait le bon La Fontaine... et il ne parlait pas des adultes !

Cette différence d'attitude sexuelle vis-à-vis de l'adulte et de l'enfant vient d'UNE morale chrétienne qui n'admet pas les droits légitimes de la sexualité hors mariage. Elle préfère NIER la sexualité infantile avec l'acharnement du saint Office occupé à obtenir le désaveu d'un Galilée. Elle préfère contenir, au détriment de son *équilibre*, celle de l'adolescent, en attendant qu'il ait acquis la maturité psychologique et sociale nécessaire à la constitution d'un foyer..., c'est-à-dire *bien après qu'il ait atteint sa maturité sexuelle*, à l'époque de la puberté (*alors que sa puissance sexuelle est à son apogée*). Qu'ose-t-on faire de la liberté sexuelle des enfants et des adolescents ? Cette liberté ne compte pas, sans doute ! Toute morale qui va à l'encontre des grandes fonctions vitales est une morale vouée à l'échec. Peut-être même n'est-elle pas une vraie morale.

De plus, l'INITIATIVE NE VIENT PAS TOUJOURS DE L'ADULTE. Le Dr W.S. Schlegel, directeur de l'Institut de biotypologie de Hamburg, écrit dans son livre *Les instincts sexuels* (Payot, 1964, p. 119) : « Aucun individu ne se laisse séduire sexuellement s'il ne le désire. L'adolescent, plus ou moins gynécomorphe, *recherche*, selon le modèle classique d'Alcibiade, à attirer sur lui, parfois même *très activement*, l'attention du partenaire plus âgé dont il convoite l'intérêt sentimental. » « Bon nombre de jeunes garçons non seulement savent se rendre désirables (regards provocateurs, démarche nonchalante, coupe de cheveux sensuelle, vêtements respectant toutes les formes du corps, ...) mais aussi se laisser désirer. *On ne peut dire qui séduit l'autre* » (Léonard des Sables, enquête *Arcadie*, janvier 1977).

L'enquête de Jacques Valli et André-Claude Desmon, menée en 1964, et sur laquelle nous aurons l'occasion de revenir, établit qu'il n'y a pratiquement jamais « perversion » par l'adulte, mais *toujours recherche volontaire ou séduction provoquée* ».

Le rapport d'une commission, *désignée par l'Office national de la santé, sur la demande du ministère néerlandais de*

la justice, aboutit aux mêmes conclusions : l'initiative vient souvent du jeune. « Notre commission pense que, presque toujours, le jeune n'attendait que cela et, dans de nombreux cas, a pris une part *active* à son initiation... »

En outre — et cette remarque ne constitue pas une défense de la pédérastie ou de la pédophilie, pas plus que ce texte dans son ensemble, elle est *un fait* — l'opinion publique ne comprend, le plus souvent, rien du tout à la mentalité du pédophile ou du pédéraste, *qui représentent une minorité dans la majorité des homosexuels...* Il y a d'ailleurs des femmes pédérastes qui aiment les jeunes hommes, comme il y a des jeunes hommes pédérastes ou pédophiles et naturellement des pédophiles *hétéros* ou *bisexuels*. Les pédophiles et les pédérastes ne sont pas forcément de vieux dégoûtants qui se ruent à la sortie des lycées et des collèges (voire des maternelles !), en quête de la jeune proie quotidienne ou hebdomadaire ! Il est écrit dans le RAPPORT SUR L'HOMOSEXUALITÉ DE L'HOMME : « Si l'âge moyen à la première expérience homosexuelle était de dix-neuf ans » (dans l'enquête réalisée par les auteurs), « l'âge moyen du premier partenaire est vingt-trois ans. Le partenaire qui initie le sujet à l'homosexualité a donc en moyenne quatre ans de plus que lui ; certes, il est plus âgé, mais *relativement peu* ». Les pédophiles et même les pédérastes, sont très souvent plus *RESPECTUEUX* de l'*intégrité physique* du jeune que les braves gens ne se le figurent, et par « intégrité physique » nous entendons bien le rapport de *POSSESSION* (anale), qui *horrifie* le « bourgeois », pour qui la sexualité, même minoritaire, est obligatoirement le décalque de l'accouplement conjugal. Il n'y avait qu'à entendre le Dr Amoroso pour en être persuadé, le Dr Amoroso disant à J.-L. Bory : « Le territoire de votre érotisme est le dernier segment intestinal. » Cela rappelait le « inter fæces et urinam » des pères de l'Eglise, comme s'il y avait des parties nobles et des parties honteuses dans le corps de l'homme et de la femme, ce chef-d'œuvre de la Nature !

Après ces observations « préliminaires », une discussion serrée, d'un point de vue logique et d'un point de vue pratique, viendra à bout des réticences des hommes et des femmes, *qui acceptent le dialogue, avec honnêteté*.

(à suivre)

PIERRE FONTANIE.

FLORILÈGE (III) ⁽¹⁾

par M^e GURY.

« Dans Paris plusieurs établissements de bains ne s'intéressent pas ainsi par euphémisme. On s'y lave comme on mange ailleurs. Et telle est la décadence des mœurs dans cette ville, la sensualité y est devenue si nonchalante, le sentiment de l'absolu si étrangement égal à la plupart des hommes, que presque seuls les pédérastes, encore un peu étourdis de la tolérance nouvelle qu'ils rencontrent et par routine accoutumés à la ruse et à la tyrannie, profitent aujourd'hui de l'équivoque des Bains. On peut rapidement compter les maisons de rendez-vous balnéaires qui leur échappent complètement. Les tenanciers s'en plaignent, la clientèle ne vient pas. »

(Louis Aragon, *Le paysan de Paris*, 1926.)

**

« Dans un visage hâlé, chauffé et mûri comme une pêche, deux larges yeux brûlaient du bleu le plus intense, du bleu le plus violent et le plus pur, deux yeux hallucinants de transparence et de profondeur ! Ces yeux !... »

« ... Les mains appuyées sur mon cœur, essayant d'en contenir les douloureux battements, j'allais demander son nom à cet homme, quand tout à coup les deux saphirs liquides pâlissaient, verdissaient. Ils s'étaient changés en deux si transparentes émeraudes que j'avais la sensation du gouffre et je me levais droit dans la barque, pris de vertige, ne voulant pas sombrer. »

(Jean Lorrain, *Monsieur de Phocas*, 1901.)

**

(1) Voir *Arcadie*, n^{os} 276 et 287.

FLORILÈGE

« J'ai lieu de croire que ce vice naquit chez mon amie d'une extrême délicatesse : jeune et ardente, désœuvrée et solitaire, elle n'aurait pourtant pas voulu tromper Monsieur de Transe ; elle crut lui garder son amour, jusque dans les cheveux démêlés de sa molle amie. »

(Maurice Barrès, *Le Jardin de Bérénice*.)

**

« Le bras gauche de Von Wernert s'appuyait autour du cou d'un mince et frêle lieutenant blond, d'une beauté singulière et délicate, qui donnait à ce très jeune homme un peu l'air d'une fille habillée en garçon. Von Wernert lui parlait en souriant. Il répondait de même, tournant vers son chef des yeux débordant d'extase respectueuse. »

(Pierre Benoît, *Monsieur de la Ferté*.)

**

« — Ce sentiment n'est pas normal envers un camarade. D'où provient cet attachement entre vous ? »

« Il avait dit ces mots avec une netteté qui trahissait une arrière-pensée. Je ne pouvais répondre clairement à sa question. Il m'aurait fallu bien connaître les régions les plus délicates et les plus mystiques de mon âme. J'esquissai un geste d'embarras... Et tout d'un coup, dans ses yeux sombres qui étaient restés fixés sur moi, j'entrevis, comme une salissante ténèbre m'enveloppant, la basse conjecture où il s'égarait. »

(Jacques de Lacretelle, *Silbermann*.)

**

« Torral, éclectique, équilibrait ses plaisirs selon l'arithmétique épicurienne, et se vantait d'exprimer ainsi de la vie tout le bonheur qui y était contenu. Ce but devant être atteint, l'opinion d'autrui n'existait pas à ses yeux : et il affichait jusque dans la rue ses liaisons masculines, et pro-

menait en pleine Inspection ses deux boys intimes Ba et Sao. »

(Claude Farrère, *Les civilisés*.)

FLORILÈGE **

« Il est bien rare qu'une âme de grand-père soit à la recherche d'une âme sœur de grand-père. Mon ami devrait donc être sensiblement plus jeune que moi, et il faudrait un hasard extraordinaire pour que je le rencontre car il existe bien peu de personnes à prédispositions homophiles qui aient un faible pour des personnes nettement plus âgées. Oh, il n'est point besoin d'un ami qui soit là pour vous physiquement. Non, voilà un facteur pas tellement décisif. Encore que ce serait naturellement l'idéal. »

(Hubert Fichte, *Puberté*.)

**

« Je lui ai dit que ses jeunes amis, avec leurs airs de cocottes et leur façon de parler tortillante, ils me dégoûtèrent : depuis il ne les voit presque plus. Même son préféré, le petit d'Amblin, celui qui se teint les cheveux... Et lui, il a changé aussi. Croiriez-vous qu'il se mettait du rouge aux lèvres ? Et il passait des après-midi sur une chaise longue, comme une femme. Je l'ai tellement taquiné qu'à présent un professeur de boxe vient le faire travailler tous les matins... Du reste, ce qu'on a dit de lui, c'est des calomnies très vilaines. Il est un homme comme les autres, et il se plaît comme les autres avec les femmes. »

(Marcel Prévost, *Les anges gardiens*.)

**

« Ce mot de Sapho qui à force de rouler les siècles s'est encrassé de légendes immondes sur sa grâce première, et d'un nom de déesse est devenu l'étiquette d'une maladie... Quel dégoût que tout cela, mon Dieu ! »

(Alphonse Daudet, *Sapho*.)

**

« Le 14 juillet, 15 000 hommes ont défilé devant plusieurs centaines de milliers de personnes réparties entre la Bastille et la République. Si l'on ne considère que la population masculine, en majorité jeune, qui défilait, il a dû passer — toujours statistiquement — 1 050 homosexuels. Or, vraiment, on ne les distinguait pas parmi les autres. Estimons à 300 000 la population bisexuée « tout venant » qui regardait et appliquons la statistique en admettant l'hypothèse que le chiffre de 7 % s'applique aussi à l'aspect féminin du problème. Il y avait donc 2 100 homosexuels qui regardaient. Or, vraiment, à de très rares exceptions près, ça ne se remarquait pas... »

« Les homosexuels sont vraiment comme les autres... »

(Marc Oraison, *La question homosexuelle*.)

**

« Il en coûterait peut-être moins pour écrire sur son registre : j'ai désiré le trône aux dépens de la vie de celui qui l'occupe ; que pour écrire : un jour que j'étais au bain parmi un grand nombre de jeunes gens, j'en remarquai un d'une beauté surprenante et je ne pus jamais m'empêcher de m'approcher de lui. »

(Diderot, Lettre à Sophie Volland, 14 juillet 1762.)

**

« La princesse S expliquait son goût pour les femmes en racontant que son père l'avait traînée chez l'épicière pour lui faire rendre des bonbons qu'elle y avait volés. Du coup, disait-elle, j'ai détesté les hommes et j'ai eu le goût du vol. Quoique très bonne, la mère de Peyrefitte lui fit rendre un pruneau confit qu'il s'était vanté d'avoir pris. Il dut s'excuser. Est-ce pour cela qu'il préféra les garçons aux filles ? »

(André du Dognon, *Peyrefitte démaquillé*.)

**

« Par nécessité, ou plutôt opportunité, Alexis avait observé que la raie des fesses se présente pareille chez les filles et chez les garçons. Le jour où le garde le surprit à en administrer la preuve à un berger de son âge, il jugea que la mesure était dépassée de ce coup-là et courut avertir son père.

« — Je suis honteux de te le dire, Honoré, mais ton garçon est pire qu'un verrat !

« Honoré hochait la tête en écoutant le récit du garde. Il répondit :

« — C'est embêtant. Ils pourraient bien s'amuser autrement, ces gamins-là. Enfin, ça n'a qu'un temps.

« — Moi, j'étais venu te dire ça...

« — Tu as bien fait, reprit Honoré, tout le dérangement a été pour toi. Mais sois tranquille, je vas te le calotter comme il faut quand il sera de retour. »

(Marcel Aymé, *La jument verte*.)

CHRISTIAN GURY.

ERIC DESCHODT

LES DEMOISELLES SAUVAGES

« Le père homosexuel et ses trois filles »

Ed. J.-C. Lattes — 42 F

NOUVELLES DE FRANCE

— N° 67 —

par JEAN-PIERRE MAURICE.

BOUM, V'LA L'FACTEUR !

Il arrive que l'on m'écrive et, fait plus étonnant, que les P.T.T. daignent acheminer et distribuer le courrier.

Ce qui me permet de vous faire part, chers cousins, de l'opinion de l'un des nôtres, le Sage de Mégare, qui a la plume aussi alerte que l'invective : « Ces toubibs qui confondent allégrement moralisme et médecine, quels piètres penseurs ! Je retiens notamment l'accusation de perversions sexuelles » nous concernant. Comme si les gars de la majorité ignoraient tout de ces perversions-là ! Il n'est que de voir certains films pornos fabriqués à leur usage pour être édifié. »

Le Sage de Mégare étant marié (ce n'est pas toujours incompatible), il s'y connaît, le boulgre !

« Je note aussi le retrait prudent de notre sainte Mère l'Eglise. Ce que vous écrivez, à ce sujet (1), m'a inspiré des réflexions sur les origines de l'interdit qui nous frappe. Beaucoup ne cessent de dénoncer la tradition judéo-chrétienne. C'est vrai mais doit-on s'arrêter là ? Ce que j'ai lu du Lévitique m'a instruit en m'horripilant. Tous ces versets commençant par : « yahvé m'a dit » ! A qui faire encore croire que Dieu s'est dérangé pour instruire les obscurs scribes de toutes sortes de prescriptions touchant mille détails de la vie courante ? Comme Dieu est découronné, rapetissé d'être ainsi traité en législateur minutieux, en horloger, en comptable de ce que doivent faire ou ne pas faire ses enfants chéris !... Un code fait de bribes et de morceaux tirés de la coutume non écrite, laquelle se perd dans la nuit des temps. »

Courageux mais pas téméraire, je laisse au Sage l'entière responsabilité des propos qui vont suivre :

« A une période où l'écriture n'avait pas encore été pra-

(1) Voir « Nouvelles de France », n° 63 (*Arcadie*, avril 1978).

tiquée, les sociétés humaines, mues par un instinct collectif, ont réglementé beaucoup de choses qui devaient alors être utiles, nécessaires, voire indispensables à la conservation de l'espèce. Des tribus nomades, des gens à l'orée de leur civilisation, encore plus ou moins plongés dans l'animisme, puis dans une mythologie polythéiste (la Bible est encore pleine des traces d'une rédaction antérieure qui parla d'adonai que certains traduisent par un pluriel, *les dieux* ; la seconde rédaction étant qualifiée de iahviste). Le Lévitique, qui contient les interdits empruntés à la plus lointaine période, est le point de départ scripturaire des condamnations dont nous souffrons encore.

« Il a certainement fallu beaucoup de temps aux scribes pour codifier les dispositions hétérogènes de ce texte, en faire une somme. Que de tripatouillages ont dû subir ces versets avant de parvenir à la forme que nous connaissons ! »

Avec l'optique du Sage de Mégare, on peut difficilement supposer que tout cela est issu d'une inspiration divine. Selon lui, « les auteurs inconnus du Lévitique auraient très bien senti le caractère laïc, racial, accidentel des articles qu'ils assemblaient ». Pour leur donner du poids, en rendre l'observance obligatoire, ils auraient alors eu recours au « Yahvé m'a dit » qui est resté au travers du gosier de notre Sage.

Conclusion : ce fameux code ne s'imposerait donc pas plus au christianisme que la circoncision, le lévirat, le pain azyme et toutes autres traditions inhérentes au culte Juif. Tout cela faisant partie de l'ancienne Loi abolie par le Christ et la Nouvelle Alliance. « On devrait s'étonner que saint Paul n'ait retenu du Lévitique que ce qui nous frappe sévèrement. Pourquoi ? Question rarement posée à ma connaissance. »

Théologiens arcadiens, à vos burettes !

Mais si l'on peut comprendre que, dans un très lointain passé (trois à quatre millénaires), les sociétés s'organisaient empiriquement et progressivement pour canaliser et rationaliser les sauvages poussées du désir qui apportait des perturbations dans la vie sociale du clan (2), on peut difficilement concevoir, de nos jours, pareilles survivances.

(2) D'où condamnation sans appel de l'homo-sexualité qui avait le défaut de ne pas participer à l'œuvre de procréation. Dans le concert général, nous jouions notre petit solo de flûte à un trou ou de viole de gambe ! (J.-P. M.).

« Les temps ont changé. La surpopulation existe. La pollution est une conséquence directe de celle-ci. On autorise l'avortement qui aurait horrifié les rabbins d'antan. Le tabou anti-homosexuel n'a donc plus de raison d'être (Pasolini avait raison de dire qu'il vaudrait mieux accepter franchement l'homosexualité que de réglementer l'avortement). Ce tabou est la lointaine retombée d'un archaïque comportement d'ordre moral.

« Ce n'est pas le seul exemple de la persistance d'une règle aux causes qui l'ont fait naître. Malheureusement, nous constatons qu'autour de nous une majorité, qui n'est pas silencieuse, continue à nous empoisonner l'existence. On pressent que l'action d'*Arcadie* se heurte, à présent, à d'invisibles frontières (3). Ni les églises, ni les syndicats, ni le décor de la morale officielle, ni notre Code pénal, ni les préjugés populaires ne bougent facilement. On se demande parfois quelle force les ébranlerait ?

« Ainsi restons-nous soumis à des interdits humains dont la justification est si lointaine qu'elle a été oubliée. C'est absurde. Il est vrai que certains proposent encore le finalisme comme support. Mais on a trop complaisamment confondu finalité, qui est du domaine du fait, et finalisme, qui relève de l'intention *supposée* du Créateur ou de la Nature. Or cette notion de finalisme, transposée dans la vie (quel est le finalisme de la vie ou du cosmos ?), perd absolument toute signification. On aurait pu penser, depuis le doux Bernardin, que ce prétendu finalisme n'avait plus créance mais on le voit réapparaître de temps en temps. On dit que l'homo est « contre-nature ». Est-ce que l'instinct de mort ne l'est pas aussi ? Et les maladies, la souffrance ? On s'y perd ! Nature est un de ces mots vagues au contenu incertain et changeant que Paul Valéry abominait.

« L'amour est un sentiment naturel, quel que soit son objet. »

Dieu est (aussi) Amour. Dieu est-il naturel ?

LE COMBLE DE L'ÉGAREMENT.

Je venais tout juste de boucler cette chronique quand me sont parvenues plusieurs coupures ayant trait aux problèmes des chrétiens homophiles et dont deux au moins (l'une d'inspiration protestante et l'autre catholique) se rejoignent

(3) Probablement parce qu'elle devient de plus en plus efficace donc *génante* (J.-P. M.).

pour fulminer et vouer aux flammes de la sainte Inquisition le Sage de Mégare et son libéralisme agnostique.

Bête mais discipliné comme vous me connaissez, fervent adepte du neutralisme et du pluralisme (ce pelé, ce galeux d'où nous vient tout le mal selon les uns et les autres), j'ai gaillardement réécrit ladite chronique pour vous faire part, cousins, de ce que certains chrétiens pensent de leurs frères ennemis.

Commençons par une bonne nouvelle : une longue émission, sur l'antenne TV Suisse-Romande, préparée par *Présence Protestante* et consacrée à « Evangile et Homosexualité ».

A la suite de quoi, M. Jean Bühler et cinq co-signataires, au nom du « groupe de travail homosexuel », rendent compte et critiquent l'émission dans la rubrique « 24 H » du *Journal de Lausanne*. Critique, d'ailleurs, parfaitement pertinente et mesurée. Grosso modo, nos amis suisses disent leur satisfaction pour l'esprit d'ouverture de la TV et des auteurs de l'émission tout en regrettant un certain parti pris « qui n'a guère dissipé, dans l'esprit du public, l'image de l'homosexualité toujours triste, pénible et problématique. Où était, en effet, cette joie du partage que le Christ et ses Apôtres prônèrent » ?

Dieu garde ! Qu'ont-ils osé dire là ? Ces paroles déchaînent les foudres d'un lecteur, M. Pierre Junod de Gland, qui, au cours d'une lettre-fleuve intégralement reproduite par le *Journal de Lausanne* dans la même rubrique, « 24 heures », s'écrie avec horreur : « Par quelle aberration de l'esprit et du cœur peut-on arriver à chercher dans le christianisme une quelconque justification d'une aussi coupable et ignoble passion ? »

Le Sage de Mégare est servi. Mais ce n'est pas tout.

« Il (M. Bühler) prend note de l'invitation faite par (les animateurs de l'émission) aux théologiens de « reconsidérer les textes bibliques dans une perspective plus généreuses. » Incroyable ! Ces messieurs oublient simplement deux choses : 1° Que, contrairement à leurs vues anthropomorphistes, on ne mène pas Dieu par le bout du nez ! Et, deuxièmement, que la loi divine flétrit et condamne l'homosexualité sans aucun recours possible (lire dans l'épître aux Romains le ch. 1^{er} et spécialement les versets 26 et 27). Rappelons-nous, à cet égard, la déclaration on ne peut plus catégorique de Jésus, à savoir qu'il ne disparaîtra de la loi divine un seul iota ou un seul trait de lettre (Ev. de

Matthieu, ch. 5, vers. 18). La loi de Dieu, comme lui-même, est immuable. »

Pour ceux-là, le monde est clos.

RENCONTRE A SODOME.

Un Honorable Correspondant vosgien me fait tenir un long pamphlet extrait de *Rivarol* (11-5-78), hebdomadaire qui, n'ayant sans doute plus assez de pétainistes parmi ses lecteurs, se dit à présent « de l'opposition nationale et Européenne ». Rien que ça.

Dans son article, intitulé « Les homophiles chrétiens en rencontre », Edith Delamare, après avoir rendu compte de façon relativement objective de l'expo de Besançon et du congrès de Nantes de « Christianisme et Homophilie » (tout y passe : l'abbé Lionnet et la préhistoire, Mgr L'Heureux et son appel, *La Croix* et l'article du Père Xavier Thévenot, la décision du Conseil Œcuménique des Eglises (C.O.E.) d'ouvrir enfin le dossier homosexualité et même Georges Pompidou dont on se demande un peu ce qu'il vient faire dans cette nef), après, dis-je, avoir prouvé qu'elle était bien renseignée, notre folliculaire de service fonce à l'attaque, tara, tara, taratata, et aboie son indignation.

Ce qui déchaîne son ire, c'est d'abord qu'un évêque puisse déclarer à la radio qu'il était favorable « à une pastorale qui puisse aider les homosexuels à accéder plus librement aux sacrements, à s'imprégner plus profondément de la parole de Dieu, à se retrouver en groupes, soit entre eux, soit avec d'autres, pour réfléchir sur les nécessités de leur vie chrétienne et, finalement aussi, à ne pas se culpabiliser à travers des actes qu'ils seraient amenés à poser et qui nous paraîtraient anormaux par rapport à la tradition chrétienne ».

Sans doute un évêque selon ses vœux n'est bon qu'à chercher des crosses sous la mitre et à excommunier ?

Les débats de Nantes sont la goutte d'eau qui fait déborder le bénitier : « (Ils) ont porté sur la morale classique, basée sur la loi naturelle, et qui n'éclaire plus, selon les congressistes, les situations et les problèmes actuels. « *N'en déplaise aux moralistes, il est nécessaire de recourir à une morale de situation.* » Conclusion logique : « *il n'y a pas de morale, hormis celle de l'amour.* »

Et de triompher : « Sur cette pastorale particulière (celle de « l'évêque de Perpignan »), Rome reste intransigeante. »

Et de citer le document de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi (ex-Saint-Office) de 1976 : « Selon l'ordre moral objectif, les relations homosexuelles sont des actes dépourvus de leur règle essentielle et indispensable. Elles sont condamnés, dans l'Écriture sainte, comme de graves dépravations et, par là, comme la triste conséquence d'un refus de Dieu... les actes d'homosexualité sont intrinsèquement désordonnés et ne peuvent, en aucun cas, recevoir quelque approbation. »

Et de reproduire longuement le chapitre XVIII de la Genèse et « le dialogue extraordinaire qui s'engage entre Elles (la Trinité) et Abraham au Chêne de Mambré (!) et pour lequel le texte sacré emploie tantôt le pluriel et tantôt le singulier ».

Et de conclure enfin en vaticinant de façon prophétique : « C'est ce texte de la Sainte Écriture que les homophiles « chrétiens » (4) remettent aujourd'hui en question comme relevant « d'un système éthique trop sûr de lui et dominateur ». Mais le ciel et la terre et Nantes et Besançon passeront et ces paroles-là ne passeront pas. Heureusement, n'en déplaise aux évêques, pour les pauvres gamins victimes de la drague. »

Car, bien entendu, nous sommes tous à mettre dans le même panier, n'est-ce pas ?

Il y a des coups de pied au culte qui se perdent.

Ceux-là aussi vivent dans un monde clos et voudraient, pour mieux nous confondre avec eux dans la même haine et dans le même mépris, nous précipiter dans les bras de leurs ennemis en nous assimilant à eux. Nous ne tomberons pas dans le piège !

HISTOIRE D'UN AMOUR.

« La tentation, le péché, la mort... ces mots retrouvent leur vrai sens dans tout ce qu'ils impliquent de tragique pour Miguel Moralès Valéra.

« La tentation, ce fut, très jeune, l'homosexualité, une attirance qu'ils ressentent comme un vice qui le dégoûte et

(4) Ce n'est pas moi qui mets les guillemets. Mais qui êtes-vous donc et pour qui vous prenez-vous, Edith Delamare, pour nous dénier jusqu'à l'appellation de chrétien ? Relisez donc « Clérambard », vous y verrez que, même si certains d'entre nous ressemblent à la Langouste (ou à Marie-Madeleine), cela ne saurait nuire à leur foi, leur espérance et leur charité.

qu'il réprimera jusqu'à l'âge de trente ans, sans avoir, par ailleurs, aucune relation féminine.

« A trente ans, émigré en France, une proposition qu'il accepte le met en état de péché.

« A 42 ans, il rencontre un jeune homme de dix neuf ans, Jacky... »

Jacky, c'est la joie de vivre. Mais « l'homme du crépuscule » portait la mort en lui. Après la tentation et le péché, il ne lui reste que les noces éternelles à partager avec celui qu'il aime plus que sa vie.

Agnès Guénard, du *Progrès de Lyon*, nous raconte le 3^e acte avec un rare talent journalistique et une sensibilité féminine profonde :

« Fin 1976, Jacky demande à Moralès Valéra de quitter l'appartement. Il a invité, le 31 décembre, sa famille et une jeune fille qu'il fréquente depuis peu... Ce matin du 31, il enlève le nom de Moralès Valéra sur la porte, met le sien, puis fait lui-même les valises de son ami. Moralès Valéra comprend alors que tout est fini, que non seulement on le jette à la porte de chez lui mais surtout qu'il n'est pas aimé.

« Tentation, péché. Le 3^e acte arrive. C'est celui du dénouement : « Nous allons mourir tous les deux », dit Moralès Valéra. « Je n'ai pas peur de la mort », rétorque Jacky. Moralès tire deux fois sur son jeune ami, puis retourne l'arme contre lui-même. Jacky est tué sur le coup, Moralès grièvement blessé dans la région du cœur.

« Le psychiatre dira : « C'est sa propre image qu'il a détruite en tirant sur le jeune homme. Son homosexualité profonde et mal assumée l'avait conduit à un état dépressif où plus rien n'était possible, sinon la mort. »

Deux personnages hors du commun. L'un venu d'un autre temps, d'une Espagne rouge et or, noble, fière et mystérieuse. L'autre plein de sève et d'orgueil, s'affirmant d'une courageuse ambivalence pleinement assumée et pleinement vécue.

« M^e Soulier parle pour Moralès Valéra : « C'est le tumulte des passions... La pudeur et l'élégance de Moralès méritent que l'on fasse de lui un autre portrait... C'est un homme en sursis. Il a déjà dessiné le visage de sa mort. »

En écho répond cette phrase de Moralès qui se lève pour prononcer sa propre sentence : « Jamais je ne pourrai l'oublier ; j'attends la mort, je ne désire plus vivre. »

Et le psychiatre : « Il a un réel désir de mourir, je suis

même étonné qu'il soit arrivé aujourd'hui en cour d'assises. »

Malgré tout, le petit homme noir est condamné à sept ans de réclusion criminelle.

La tragédie est terminée. L'ignominie commence. Et la lente descente aux enfers...

COUCOU, LE REVOILA !

J'en fais serment. C'est la dernière fois que j'évoque ici les retombées de la controverse Bory-Amoroso.

Que les cousins arcadiens parisiens fassent preuve d'une indulgente compréhension ! Il arrive que l'actualité, en province et dans les pays francophones, file son train de sénateur. Ainsi, un Honorable Correspondant du pays de Quin-Quin, m'envoie plusieurs photocopies de coupures de presse sur lesquelles notre Amoroso-doloroso national (assez curieusement baptisé Henri Maloroso) chante le bonheur d'être un homme, un vrai... et harpe sur ce thème à longueur d'interview.

Ce n'est certes pas moi qui le contredirait. Encore s'agit-il de le prouver !

Le titre paru dans *Genève Home Informations* et l'article signé Bernard Heim ne prouvent rien du tout : « *Un psychiatre haltérophile déclare la guerre aux homosexuels !* » Et que penser de ce sous-titre : « On ne surmonte jamais ses problèmes », alors qu'il s'agit d'un psychiatre ? Il est vrai que la plupart des questions de Bernard Heim valent leur pesant de jujubes : « Les homosexuels sont-ils tous des violeurs de petits enfants ?... Vous condamnez l'homosexualité ?... Qu'appellez-vous un vrai homme ? »

Tarzan Amoroso semble quelque peu gêné aux entournaux malgré son gros bras : il admet que tous les homos ne sont pas des satyres violeurs et qu'il y a « autant de cas qu'il y a d'homosexuels ». « Je ne condamne pas (l'homosexualité), elle est dans la nature mais elle n'est pas normale. » Quant à la définition du vrai homme, la voici : « Le véritable homme, c'est celui qui a un sexe génétique (*on s'en serait douté*), hormonal et phénotypique (les apparences) d'homme, une attitude virile (*mais encor ?*), celui qui sait prendre ses risques et ses responsabilités dans la vie. »

C'est à pleurer. De rire.

Dans *Point de Mire*, rubrique signée « Le Psychologue »

(sic), nous nageons dans la confusion la plus totale, pour ne pas dire en pleine aberration.

Ainsi, toujours selon Amoroso qui est, ne l'oublions pas, NEUROPSYCHIATRE à Nice : « L'homosexualité est héréditaire quand elle est exclusive..., les homosexuels utilitaires (*re-sic*) le sont par intérêt financier... Je connais un type qui est cascadeur, donc tout ce qu'il y a de plus viril ; il m'a dit : « *Moi, j'ai été homosexuel parce que je crevais de faim.* » C'est un faux homosexuel. Il y a aussi ceux qui le sont par curiosité (les coureurs de filles que je connais ont tous proposé à une femme le coït anal et l'ont réalisé dans 80 % des cas, et ils ne sont pas homosexuels), par débauche, par vice... La proportion d'homosexuels, considérable, est de 30 %. Tandis qu'avec les femmes, je dis qu'il y a facilement 50 % d'homosexuelles et, à mon sens, elles le sont toutes à l'état latent !!! »

Evidemment, on peut affirmer n'importe quoi et notre époque nous apprend à ne plus nous étonner de grand-chose. C'est égal ! De tels propos dans la bouche d'un neuro-psychiatre..., on croit rêver !

Passons sur le jugement téméraire porté sur Bory (« Quand Bory était professeur, il était excellent sur le plan didactique mais il donnait nécessairement une orientation unilatérale, j'en suis convaincu »), téméraire et odieux car un procédé connu consiste à simuler tout d'abord la bonne foi (« excellent sur le plan didactique ») pour mieux attaquer par surprise ensuite, mais enfin Bory ayant, à la fois, du courage et de la classe, sans compter l'ironie, point n'est besoin de nos armes... Passons également sur les accusations injustifiées et les éternelles invectives dont nous faisons l'objet (prosélytisme, rabattage, pourrisseurs de la jeunesse). Il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre !

PIED ET CONTRE-PIED (*suite et fin*).

Mais que pensez-vous de cette phrase ? « Tolérer, c'est respecter le comportement, c'est admettre qu'un individu ait un comportement, des vues différents des nôtres. L'accepter, c'est l'admettre spontanément. »

Il pleut des vérités premières, tendons nos rouges tabliers, me direz-vous. Bory n'était peut-être pas au mieux de sa forme mais tout ce qu'il dit est l'évidence même frappée au coin du simple bon sens.

Pas du tout. Vous n'y êtes pas. Ces phrases ne sont pas de Bory mais d'Amoroso.

Alors, bravo, direz-vous ? Très bien ! Il a enfin compris. C'est une con-inversion. Holà ! N'allons pas si vite en besogne. Ecoutez plutôt la suite :

« Les homosexuels ne seront jamais acceptés par la majorité des gens parce que c'est quelque chose d'antiphysiologique (5). Les homosexuels demandent à être aimés par la société. Alors, là, je leur dis d'emblée : VOUS NE SEREZ JAMAIS AIMÉS ! »

Que retirez-vous de ce pathos à part une désagréable impression de parti pris, de sectarisme et de haine ? Quant à moi, je donne ma langue... à qui la voudra.

D'autant qu'un peu plus loin Amoroso récidive en condescendant à jeter quelques fleurs sur nos cadavres parfumés : « Je suis convaincu qu'il y a des homosexuels qui s'adorent autant qu'un hétérosexuel peut aimer sa femme et peut-être même plus, quelquefois. Il y a une délicatesse très grande. Il y a des couples d'homosexuels que je connais, des antiquaires, que je vois vivre et qui terminent leurs jours de façon formidable. »

En ce cas, pourquoi les changer ? Il est vrai que ce jongleur de paradoxes est aussi un psychiatre qui ne croit ni aux traitements, ni aux guérisons.

« J'ai guéri en tout deux homosexuels de manière empirique (6) mais je ne me fais pas d'illusion sur ces guérisons. Car celui qui est vraiment homosexuel, qui l'est authentiquement, on a beau lui mettre Marylin Monroe dans les bras, il n'en veut pas. »

Le Dr Amoroso n'a sans doute jamais entendu parler de bisexualité ? Mais il y a tant de choses dont le cher toubib n'a jamais soupçonné l'existence !

Avec son goût pour la contradiction et sa passion du scandale publicitaire (n'oublions pas qu'il est aussi écrivain

(5) Anti-physiologique ? Mais qu'est-ce que ça signifie, surtout dans la bouche d'un psychiatre ? Nous sommes toujours prêts à discuter lorsqu'on nous oppose des motivations respectables, d'ordre religieux, philosophique ou social, de répliquer à qui nous ferait valoir, fût-ce à titre personnel, des arguments sérieux, à apaiser les craintes, à renseigner, guider, éclairer, informer... mais que répondre à cet « antiphysiologique » qui ressemble comme une goutte d'eau à la génération spontanée de la fausse science et au latin de cuisine des pédants moliéresques ?

(6) Nous serions ravis de connaître la « manière empirique » du Dr Amoroso qui a guéri (!?) au moins deux d'entre nous, selon ses dires.

donc homme public !), il devrait venir en Arcadie où il serait capable de découvrir un pourcentage de surmâles et d'hétéros dépassant tous deux la moyenne nationale.

Qu'attend donc André Baudry pour l'inviter à venir prendre la parole au prochain Congrès ?

Chiche ?

Quel pied !

SAUCISSON D'HONNEUR.

Parodiant un grand confrère qui, depuis longtemps déjà, décerne une « noix d'honneur », et ne reculant devant aucun sacrifice, j'offrirai au plus méritant un saucisson d'honneur.

Cette fois, il va sans conteste au cher vieux toubib, le pétulant Amoroso qui, en pleine crise de délirium lyrique, a concocté ces immortelles paroles reproduites par *Point de mire* du 24-4-1978 : « La sodomie est un acte contre-nature. Mais aujourd'hui on remet tout en cause, le bien, le mal, le juste, le faux. Ça, c'est la tactique marxiste, internationale, c'est noyer le poisson ; mais le vrai marxiste est très famille-travail : il n'y a pas d'homosexualité en Chine ! »

Sabre au clair et panache au vent...

Est-il besoin d'ajouter que, pour *Arcadie*, cette opinion selon laquelle l'homosexualité serait un dangereux cheval de Troie introduit en Occident par les affreux « Rouges » dans le but de saper les bases de la société capitaliste est aussi dénuée de fondement (si j'ose ainsi m'exprimer) que lorsque ces mêmes « Rouges » veulent absolument nous convaincre que la liberté sexuelle est totale chez eux et que, par conséquent, nous devons bien gentiment jouer les martyrs pour la cause de la révolution internationale et accepter, le petit doigt sur la braguette du pantalon et l'œil fixé sur celui du camarade-commissaire, de nous laisser circonvenir et manipuler à nos dépens et au profit d'obscurs intérêts ?

L'avenir est aux différences.

Et in Arcadia ego !

JEAN-PERRE MAURICE.

LIVRES ANCIENS
LIVRES NOUVEAUX

QUAND MOURUT JONATHAN

roman de TONY DUVERT (1).

Tony Duvert est bien connu comme un pédophile affirmé et confirmé, fier de le proclamer.

Plusieurs de ses ouvrages et notamment le *Journal d'un Innocent* ont fait l'objet de comptes rendus dans *Arcadie*.

Ce dernier écrit tout comme son style montre plus de dépouillement, plus de rigueur aussi.

Rien que de très simple dans ce récit de la vie — fragile et précaire comme toute vie que mènent, aussi loin du monde que faire se peut, un homme fait Jonathan et un enfant entre six et dix ans Serge.

Rien de plus insolite car, en Occident, un enfant ne connaît guère l'indépendance, la liberté moins encore.

Les parents cependant ne s'imposent guère ici, mais ils existent. Bien qu'un temps désunis, frivoles et inconséquents, ils ne peuvent pas aliéner leurs droits.

Lentement mais inexorablement Serge se trouvera séparé de Jonathan et il n'aura d'autre refuge que de chercher une mort volontaire.

Ce résumé bien trop linéaire ne peut donner qu'une idée fautive du roman.

Il faut lire ce livre limpide où par des moyens très simples s'affirme l'amour de Jonathan pour Serge et l'attachement sans mesure de Serge pour Jonathan.

Admirable est la description de leur vie quotidienne loin de la ville durant les quelques mois que le sort leur accorde.

Mais de telles amours sont par nature éphémères d'où sans doute leur intensité, tout conspire contre elles : la morale, la loi, la famille, la société et... le temps.

Montrons-nous charitables, Arcadiens mes amis, pour nos frères pédérastes si souvent décriés et puisse *Quand mourut Jonathan* nous y inciter. Amen.

SINCLAIR.

(1) Editions de Minuit. Prix : 35 F.

LE VOYAGE A MALTE

de STÉPHANE MOREAU (1).

OUTRAGEOUS

« La souveraine atrocité du destin veut que le jeune reporter Thomas soit envoyé par son magazine sur les lieux d'un crime crapuleux. La victime, éborgnée et sauvagement mutilée, n'est autre que son propre frère jumeau, Aurélien, dont l'a séparé depuis l'enfance leur mère, une folle alcoolique surnommée par eux Jeanne la mauvaise. Thomas, dès lors, n'a plus qu'un but : retrouver Jeanne qui s'est retirée à Malte dans une maison de famille avec sa sœur Maine. Il veut tenter de savoir comment Aurélien, son double et l'amour mutilé de sa vie, était devenu un homosexuel, un travesti, un être seul aux idées suicidaires. »

C'est ainsi que le premier paragraphe du *prêtre d'insérer* résume le roman, et on ne saurait mieux faire.

*
**

Néanmoins, si on lit d'un trait ces courtes pages, si on accepte les hasards — quoique Thomas prétende que cela n'existe pas —, si on se demande ce qu'on ferait à la place du narrateur, on ne peut surmonter à plusieurs reprises l'impression de déjà lu.

Les jumeaux séparés font penser aux *Météores* de Michel Tournier (2) ; les retrouvailles du héros et de sa mère, qui vit cloîtrée dans une grande maison dans une île, et meurt peu après, c'est *l'Education de l'Oubli*, d'Angelo Rinaldi (3) ; l'anagramme sur les noms et les parallélismes de situations se sont déjà vus dans *Il serait une fois...* de Didier Martin... (4).

Certes, il peut paraître facile de rattacher ainsi toute œuvre nouvelle à des œuvres précédentes ; et dans le cas présent, on pourrait apprécier que ce soit en référence à des ouvrages estimables. Mais on aimerait précisément qu'un premier roman montrât quelque originalité. Sinon, pourquoi l'écrire ?

Ce jeune auteur doit aussi écheniller quelques négligences de style : « J'avais décidé (...) en souhaitant que cela durerait le plus longtemps possible » (p. 104) ; il peut le faire, puisque quelques pages plus loin, ses imparfaits du subjonctif sont corrects.

Il a des idées, un brin de plume ; souhaitons qu'il nous donne, plus travaillé, un second ouvrage, bientôt.

PIERRE NOUVEAU.

(1) Gallimard, N.R.F. — Collections : « Le Chemin », 168 p., in-8°, 1^{er} trimestre 1978.

(2) Voir dans *Arcadie*, n° 261, sept. 1975, le compte rendu de P. Fontanie, p. 501-503. Depuis fin 1977, cette œuvre est éditée en *Folio*, n° 905.

(3) *Folio*, n° 989.

(4) Voir *Arcadie*, mars 1977, n° 279, p. 187-189.

MILITIA BATTLEFIELD

film anglais de JANA BOKOVA.

Il s'agit, disons-le d'emblée, d'un film expérimental tourné par la National Film School de Londres par une jeune Tchèque avec un minimum de moyens.

Cet essai se révèle assez proche du cinéma vérité.

Il montre la vie quotidienne de deux artistes américaines exilées en Angleterre : Sir Lawrence pianiste dans des boîtes de nuit de seconde zone, homosexuel à la limite de la caricature et Nancy qui a choisi ou accepté le nom, ô combien de guerre, de Militia Battlefield, chanteuse assez peu douée, sauf d'une corpulence imposante.

Le dessein de la réalisatrice est évident : décrire au jour le jour et plus souvent à la nuit, la nuit les habitudes, les propos parfois fort libres de ces deux personnages.

Sir Lawrence, dont la gouaille est le trait le plus marquant, cabotine sans fracas tout en tapotant le piano dans son cabaret. Il parle avec quelque émotion vraie d'un ami dont il est séparé depuis plus de six ans et finit par épouser une anglaise au cuir solide et aux dents absentes, Ernestine.

Elle supporte ses fougades, héberge ses amis homo et lui apporte une aide et une protection constante dont il a besoin, sans parler de divers subsides.

Rien dans tout cela, ne le dissimulons pas, de très attrayant mais une grande honnêteté intellectuelle qui refuse toute affabulation ou tout compromis facile. Sir Lawrence est laid, Nancy vulgaire et Ernestine quelque peu maritorne.

Il n'importe — N'avons-nous pas tous peu ou prou côtoyé des êtres qui savaient assumer leur destin et vivre sans retenue le personnage qu'ils avaient forgé.

Le programme est complété par un moyen métrage. Deux femmes extraordinaires, portrait de deux russes, une femme peintre et sa fille chanteuse plus qu'opulente qui ne manque pas d'audace en empruntant au répertoire de Damia.

On y apprend entre autres choses, au cas où ce serait encore un secret pour certains, que Max Jacob était un homosexuel notoire — mais oui — et qu'il était accepté par tous ce qui reste à démontrer.

OUTRAGEOUS

film canadien de RICHARD BENNER.

Outrageous constitue une œuvre d'un intérêt exceptionnel, œuvre que l'on peut rapprocher au risque de surprendre de ce film si émouvant : Harold et Maude.

Le second, il va sans dire, beaucoup plus achevé que le premier, mais s'il est exact qu'« Outrageous » soit le premier long métrage de son auteur, il convient de voir là une réussite étonnante.

La conjonction de Liza, schizophrène en rupture d'asile psychiatrique, et de Robin, garçon coiffeur à Toronto qui décide de s'assumer et de devenir travesti professionnel peut faire rêver.

A Robin incombe le plus lourd fardeau : maintenir hors de l'eau la tête de son amie, qui s'estime mort-née et risque de sombrer définitivement lorsqu'elle perd l'enfant qu'elle attendait.

Dans le film éclate avant tout l'intelligence, la sympathie, la compréhension de l'auteur pour les marginaux de tous bords, hors de tout aveuglement, de tout apitoiement facile.

Ne manquez pas chers amis Arcadiens de voir cette œuvre, riche d'une liberté, d'une alacrité, d'une insolence rare, émaillée des époustouffants numéros de travesti, spécialité de Craig Russell.

Elle est adaptée d'un récit « Quartier Papillon », pourquoi n'y pas papillonner aussi ?

EQUUS

film américain de SIDNEY LUMET.

Il est rare que l'adaptation à l'écran d'une pièce de théâtre soit satisfaisante.

Saluons l'exception que constitue le film tiré de l'œuvre, longtemps jouée en France avec succès, de Peter Schaffer.

Le sujet en est fort étrange et permet une ouverture très large sur les rapports du psychiatre et de ses « patients ».

Comment et pourquoi le héros (Peter Fith) en vient à profaner le Dieu-cheval qu'il adorait éperdument depuis sa petite enfance, vous l'apprendrez en allant voir le film.

Ce qui constitue la donnée la plus originale c'est à n'en pas douter la description minutieuse d'un fantasme exclusif de bestialité qui menace de submerger toute la sexualité du jeune garçon.

Les scènes presque oniriques des chevauchées au clair de lune, le cavalier montant à nu et plus nu encore que sa monture, peuvent se ranger au nombre des plus belles que l'écran nous ait donné ces dernières années.

Un autre passage montrant Peter Firth dans sa chambrette, s'imposant face à une effigie d'un cheval célèbre une sorte de mors et se cravachant avec un porte-manteau, évoque avec des moyens très simples bien des complexes d'adolescents.

O turfistes, quelles clartés singulières apporte Equus sur vos penchants les plus secrets !

L'EAU CHAUDE, L'EAU FRETTE

film canadien d'ANDRÉ FORCIER.

Quelque peu éreinté par la critique, ce film, à mon avis, mérite mieux que ces exécutions sommaires.

Non point qu'il soit sans imperfections, loin de là, mais l'ambition du réalisateur a été de ne pas se cantonner dans la description de quelques personnages mais de tenter la peinture d'un microcosme : un immeuble à Montréal avec tous ses occupants.

Aucun défaut, aucune tare n'est dissimulée ; sexe et argent occupent, il va sans dire, les premières places.

Au nombre des divers grotesques ainsi silhouettés, deux homosexuels, blanchis sous le harnais, auxquels on ne peut guère reprocher qu'un certain ridicule.

Ils seront traités plus que sévèrement : ignorés, battus, détroussés, chassés même de leur logis — La société de Montréal ne semble guère libérale et si l'opinion publique dominante n'est pas satisfaite que lui faut-il ? Tant de dérision déplaît.

Que penser aussi de cette interminable séquence où l'on voit un adolescent assez disgracié se masturber longuement avec semble-t-il bien plus d'acharnement que de plaisir ?

Dans cette farandole plus proche de James Ensor que de Goya émerge un très jeune couple qu'aucun scrupule n'embarrasse — Lais-

sant derrière eux tout ce qui risquait de les contraindre, meurtre raté et suicide réussi d'un compagnon à peine plus âgé qu'eux, ils foncent vers l'avenir avec impudeur et égoïsme.

Bon vent !

LE ROTI DE SATAN

film allemand de RAINER WERNER FASSBINDER.

Le réalisateur de ce film est fort connu : c'est un homosexuel à visage découvert et les Arcadiens se souviennent certainement du **Droit du plus fort**.

Le ton de cette dernière œuvre est résolument grinçant, bouffon, amer, sarcastique, mais aussi assez exceptionnel.

Toutes les relations sociales, familiales, amoureuses, y sont impitoyablement tournées en dérision.

Le dialogue tout comme les situations ne laissent place à aucune ambiguïté.

Le héros est un jeune littérateur gauchissant aux prises avec toutes les complexités : une femme frustrée, malade et violente, un frère demeuré, des maîtresses aussi perverses qu'abusives, un manque total d'inspiration, etc., pour ne rien dire d'embarras d'argent constants.

Pour s'en procurer il ne recule devant aucun acte, du vol au meurtre en passant par l'escroquerie au préjudice de ses vieux parents — On est en définitive assez amené à se demander si la description de tous les fantasmes cernant le protagoniste — Walter Kranz — n'est pas un pur produit de son imagination à l'exemple du Providence d'Alain Resnais.

Pour mieux coller au personnage qu'il s'imagine être — Stefan George — Kranz tente même une expérience homosexuelle.

Est-il besoin de souligner que le prostitué dragué dans les toilettes publiques ne pêche pas par excès de délicatesse ?

Il est aussi précis que technique : à tout le moins il n'a rien de caricatural.

Bien entendu cette aventure minable se solde par un échec sordide.

On retire de ce film une assez étrange idée de l'intelligentzia allemande, domaine où cruauté, drogue, violence et obsessions ne laissent aucune place à la vie, à des sentiments humains.

Cette constatation ne vise pas à discréditer un film qui veut déplaire mais simplement à prévenir le spectateur qu'il faut un solide estomac pour digérer ce rôti satanique.

SINCLAIR.

THÉÂTRE

« LA NUIT DES TRIBABES » ET « LA PLUS FORTE »

Faire du Strinberg sur Strinberg est une entreprise difficile à laquelle seul un auteur danois, Mr Per Olov Enquist, pouvait se livrer (1).

Imaginez que vous voyiez, en Danemark, une pièce de théâtre représentant Mme Gide, née Rondeau, faisant une scène à son mari à propos de ses amours garçonnières. A vrai dire, elle avait fait mieux en s'en vengeant par la destruction des lettres de son mari, destruction qu'il déplora amèrement comme s'il les avait écrites à lui-même, amasant un précieux miel romanesque dont il se nourrirait, l'hiver venu.

Strinberg, lui, fait représenter sa pièce *La plus forte* dans un petit et misérable théâtre où ses succès l'ont amené, par sa femme qu'il a enlevée jadis à une troupe de comédiens errants. Il entremêle une répétition de travail d'amères reproches sur les amours de celle-ci avec une femme qui joue avec elle.

A tort, il y a quelque chose de risible à voir un homme souffrir parce que sa femme aime une autre femme. La *Prisonnière* de Bourdet, elle-même, s'en tirait mal. C'est que deux femmes dans le même lit, en France, voilà un tableau galant dont, paraît-il, aucun mari français ne s'offusquerait. Nostalgie des harems rapportés des Croisades.

Strinberg, lui, se livre à une danse de mort autour du couple que forment sa femme et une autre actrice. Il doit en souffrir, surtout dans son orgueil, car ses moyens physiques ne sont pas tels qu'on ne puisse les mettre en doute. C'est la faillite d'une carrière d'un amant en même temps que celle d'un auteur dramatique, au milieu d'imprécations qui provoquent le même rire que celles du *Misanthrope* au temps de Molière. Un rire sans cruauté, d'ailleurs, comme à Guignol.

La seconde partie du spectacle nous fait assister à la représentation du lever de rideau qu'on a répété sous nos yeux. Une femme assène de cruels compliments à sa rivale déchuë et la félicite d'avoir appris, enfin, à son mari à faire l'amour.

Michel Bouquet, décidément promis depuis Gilles de Rais à des rôles impossibles, a rendu celui de Strinberg vraisemblable en exécutant un magistral numéro. Il est entouré de Gaby Sylvia, éloquente et incisive et de Tanya Lopert, adroite et fine. Raymond Rouleau a mis ce spectacle en scène avec une discrétion dont on ne le croyait pas capable.

Tout ceci n'est guère moral, peut-être, mais la Morale est toujours en retard sur le Sexe.

ANDRÉ du DOGNON.

(1) Théâtre moderne.

PROTESTATION

Un accord de stage entre la FRANCE et le QUÉBEC était prévu pour novembre prochain.

L'office franco-québécois l'a supprimé.

Il semble que la décision ait été prise parce que ce groupe se proposait d'étudier le problème homophile.

Le secrétaire général de cet office n'a pas donné les raisons de ce refus.

Explications lui sont demandées.

Arcadie suivra cette affaire.

**

Et nous nous étonnerons de ne pas recevoir de réponse après nos deux lettres au Cardinal Archevêque de Paris !

Nous reviendrons sur cette « affaire » dans un prochain numéro.

PAUL-FRANÇOIS LEONETTI

« JE SUIS UN HOMO... COMME ILS DISENT »

Une série de témoignages de divers homophiles

Préface d'André BAUDRY

Ed. Alain Lefevre — 300 pages

16 pages photos hors texte — 39 F

(45 F port compris)

PRIX DU MEILLEUR ROMAN HOMOSEXUEL

Pour ses vingt-cinq ans ARCADIE décernera un **prix littéraire** pour le meilleur roman homosexuel (homosexualité masculine ou féminine) qui paraîtra en langue française entre le 15 juillet 1978 et le 15 avril 1979 chez un Editeur français.

Un jury choisira le meilleur roman.

Au cours du Congrès international de mai 1979 le prix sera décerné.

Et ARCADIE s'emploiera au maximum à sa diffusion.

Tous renseignements complémentaires :

écrire à ARCADIE.

ELULA PERRIN

TANT QU'IL Y AURA DES FEMMES

« La vie de neuf lesbiennes... »

Ed. Ramsey — 255 p. — 44 F

Rappel :

Les femmes préfèrent les femmes

— 39 F —

A L'ARTISAN

9, rue de Charonne, 75011 PARIS
Téléphone : 700-54-53

*

Retenir sa table

*

CLAUDE VOUS PROPOSE...

de 12 à 22 heures tous les jours,
sauf le dimanche

un choix de bonnes grillades, servies avec gentillesse,
dans une ambiance agréable, à des prix sans surprise.

ARCADIENS - ARCADIENNES

LE MEILLEUR ACCUEIL VOUS EST RÉSERVÉ A

L'HOTEL-RESTAURANT St-JAMES

* * N N

M. PUJOL

*

Son cadre - Son restaurant

*

TOUTES LES CHAMBRES AVEC SALLE DE BAINS - W. C.
TÉLÉPHONE PRIVÉ — CHAUFFAGE CENTRAL

Ouvert toute l'année
Tél. : 24-06-36

15, rue Gambetta
64200 BIARRITZ

LA MÊME DIRECTION VOUS PROPOSE

HOTEL STAR 1° NN

87, avenue Emile-Zola, PARIS - Tél. : 578-08-22

Métro : Charles-Michel

60 chambres avec téléphone - Ascenseur

HOTEL SPLENDID RÉSIDENCE ÉMILE-ZOLA 2° NN

54, rue Fondary, 75015 Paris - Tél. : 575-17-73

Métro : La Motte-Picquet - Émile-Zola

40 chambres avec bain-douche - W.C. - Télévision

LE MEILLEUR ACCUEIL VOUS SERA ASSURÉ

JEAN-PIERRE KRETTNICH
PEINTURES - DÉCORATION
d'Appartement

93, RUE DU RUISSEAU — 75018 PARIS
Téléphone : 258-15-12

VOTRE ASSUREUR

incendie - auto - vie
épargne - retraite
accidents - vol, etc...

Raymond MAURE

6, impasse du Cadran - 75018 PARIS

Tél. : 252-31-40 le matin

*

Se rend à votre domicile sur simple appel téléphonique
Présent au club chaque week-end

**ROGER
PALOT**

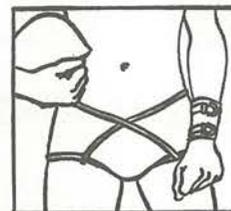
décorateur

654-14-37

ARCHITECTURE INTÉRIEURE - APPARTEMENTS

MAGASINS - BUREAUX - STANDS

Amis d'ARCADIE, chez
BARLAY
CHEMISIER-TAILLEUR



SLIP RUBEN TORRES

167, bd du Montparnasse, 75006 PARIS
Tél. : 326-91-66

(Ouvert du lundi midi au samedi soir inclus)

Vous trouverez un accueil sympathique

Toutes les nouveautés

— UNE FLEUR POUR CHACUN —



*Le Spécialiste du Sous-Vêtement
Américain en Cuir*

**Boy's
Cuir**

Boite Postale: N° 33
13005-MARSEILLE

CATALOGUE et DOCUMENTATIONS
Joindre 10 F pour frais d'expédition



S oins du visage
A ction relaxante
L 'attention du spécialiste
V isagisme et prothèse capillaire
A maigrissement par sudation
T onification ou gymnastique passive
O u par l'ionisation
R ayons et bronzage artificiel
E pilation et modelage corporel

L'HEURE DU CHOIX !

VOUS,

Homme moderne qui évoluez avec votre temps :
qui reconnaissez la nécessité des soins du corps,
du visage et de la chevelure,

VOUS AVEZ CHOISI

LE CLUB D'ESTHÉTIQUE SALVATORE

esthéticien, visagiste de renommée internationale sera pour vous
un auxiliaire attentif aux exigences de votre esthétique et de votre
bien-être.



PRIX MODÉRÉS

Sur rendez-vous du mardi au samedi de 9 à 19 heures

Consultation gratuite

18, RUE DES MESSAGERIES — PARIS

Métro Poissonnière — Parking privé

Tél. : 824-60-12 - 824-48-61

Le numéro : 7,50 F